

sommaire du n° 91, novembre 2014

■ Billet de la rédaction	3
■ Journées nationales EPFCL-France « Le choix du sexe »	
Activités préparatoires	
Marie-Noëlle Jacob-Duverniet, Petit journal de l'indécidable	6
Bernadette Diricq, « Être ou avoir le phallus », problématique du sujet névrosé	13
Geneviève de Pesloüan, Sexe et genre : un débat	18
Hervé de Saint-Affrique, L'identité sexuelle dans la névrose, et après	28
Martine Menès et le Pôle 6, Débat après la projection de <i>Tomboy</i> , de Cécile Sciamma	33
■ Petites idées	
Anne Lopez, Op-scions sexuées ?	49
David Bernard, Une, seule ?	50
Annie-Claude Sortant-Delanoë, Une question...	51
Josée Mattei, tout/pas-tout	52
Nadine Cordova Naïtali, Le choix de le dire	53
Marie-Annick Gobert, Le trou du sexe	54
Nicolas Bendrihen, <i>Hystoire</i> impossible	56

Directrice de la publication

Agnès Metton

Responsable de la rédaction

Nicolas Bendrihen

Comité éditorial

Martine Capy

Lucile Cognard

Stéphanie Le Blan Subtil

Françoise Lespinasse

Fanny Matte

Marie Maurincomme

Kristèle Nonnet

Miyuki Oishi

Jean-Luc Vallet

Jérôme Vammalle

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Le choix du sexe...

À quelques semaines de nos journées, les questions se précipitent tant dans les petites idées que dans les journées préparatoires...

On peut repérer que, si le sexe est un dire, il y a toutefois un impossible à dire à son propos qui traverse toutes ces réflexions et qui s'installe.

Alors que la castration est, pour les hommes comme pour les femmes, être ou avoir le phallus reste la problématique du sujet névrosé. Mais l'indécidable, qui touche à l'indémontrable, se trouve du côté du pas-tout des femmes, des psychotiques et des psychanalystes. À suivre...

Et l'analyste ? Y a-t-il un réel en jeu dans la formation de l'être sexué comme il y a du « réel en jeu dans la formation de l'analyste » ? Y aurait-il une éthique de l'analyste et une éthique du sexe qui pourraient se logifier ?

Le choix du sexe se présente-t-il vraiment avant d'être dégagé du poids des identifications et de la jouissance du fantasme ? Comment s'organise cette question dans la psychose ?

Si d'après Freud l'identité sexuelle ne se précise qu'après la puberté, y a-t-il un moment précis pour le choix du sexe, bien différent du choix d'objet sexuel ?

Et puis, dans un champ qui n'est pas le nôtre, un texte inattendu et vif interroge le concept du genre : est-il danger mortel pour notre civilisation ou outil pour penser et agir ? Ce travail nous précise encore l'écart entre « choix du sexe » en psychanalyse et « études du genre » en sociologie.

Alors, pour l'analyste, pas de « petite étiquette » possible, ni d'un côté... ni de l'autre...

Annie-Claude Sortant-Delanoë

JOURNÉES NATIONALES EPFCL-FRANCE

« Le choix du sexe »

Activités préparatoires

**JOURNÉES
DE L'ÉCOLE
DE PSYCHANALYSE
DES FORUMS
DU CHAMP
LACANIEN**

PARIS 29 ET 30 NOVEMBRE 2014

LE CHOIX DU SEXE

**« L'ÊTRE SEXUÉ NE S'AUTORISE
QUE DE LUI-MÊME » J. LACAN**

**MAISON DE LA CHIMIE
28 BIS RUE SAINT DOMINIQUE
75007 PARIS**

**RENSEIGNEMENTS
01 56 24 22 56**



EPFCL-France
118 rue d'Assas 75006 Paris
www.champlacalienfrance.net
Formation continue n° 11754119375



Marie-Noëlle Jacob-Duvernet

Petit journal de l'indécidable *

Ici la mer et de l'autre côté du Cotentin la mer encore, celle que regardait Victor Hugo depuis son exil.

Guernesey. Quinze ans exilé d'une France revenue à la monarchie. Alors on prend le temps de s'installer puisqu'il faut être ailleurs mais pas n'importe comment quand on s'appelle Hugo. On tend au sublime.

Hauteville House, voyez-vous, c'est cette grande bâtisse blanche qui domine là, le port. On restaure, on imagine, on l'entreprend comme un chef d'œuvre. Et puis jusqu'à ce jour, on visite la maison de Victor Hugo comme un musée.

L'important que je souhaite partager avec vous n'est pas le somptueux ni l'ostentatoire de cette restauration grand seigneur il est vrai, mais un retournement curieux qui surprend le visiteur. Alors que la visite s'étire dans une paresse admirative, c'est le réveil d'un changement de logique.

Précisons. Le deuxième étage est celui du maître de maison et son cabinet de travail. C'est là, magnificence des coffres et panneaux, colonnes et boiseries, une véritable forêt de chênes sculptés. De ces bureaux peut-être immortels, si ce n'est suspendus... Victor Hugo aura cru qu'il lui fallait ça pour écrire le grand œuvre en cours, *La Légende des siècles*, *L'homme qui rit*, *Les Travailleurs de la mer*, finir *Les Misérables*...

Le visiteur acquiesce passivement, le lieu semble si conforme à l'ampleur de la tâche.

Et puis pas du tout. Brutalement on nous dément cette stabilité, on nous retourne, on nous déplace. Rien ne s'est passé là, à peine ça aura été fini que cela aura été quitté. Ce deuxième étage ? Juste une idée dépassée ou une idée pour plus tard... une chambre mortuaire, pourquoi pas ?

Victor Hugo a grimpé les étages et nous aussi courant derrière. Il est monté tout en haut installer autre chose, une pièce surprenante qu'il a nommée son *look out*. La bien nommée, petite chambre de verre sur le toit. Une architecture de fer et de verre qui modifie le lien avec le dehors,

l'extérieur pénètre l'intérieur ou bien est-ce l'inverse ? C'est tout verre. C'est ouvert. Petit belvédère vitré sur tous les horizons « énorme pour l'âme, étroit pour le corps... » dira-t-on. Et pour écrire, une petite tablette en bois à rabat, sur laquelle Victor Hugo écrit debout face à l'immense. Rendez-vous compte, *Les Misérables* auront été écrits debout sur une tablette escamotable face à l'infini ! C'est bien autre chose que ce que l'on avait imaginé et c'est très réjouissant. Peut-être même que ce *look out* méritait bien un exil, un voyage sans doute.

Voilà donc un *Petit journal sur l'indécidable* qui s'initie à Guernesey comme un journal de voyage autour de deux raisons essentielles.

La première est que cette maison illustre une pluralité de logiques qui coexistent. Nous avons le cabinet de travail du deuxième étage, témoin d'une atmosphère hiératique, c'est-à-dire d'un formalisme sacré et immobile. Victor Hugo y a consacré les valeurs traditionnelles, celles de la famille, du *pater familias* et de la religion. Et puis ce *look out*, ouvert à la contingence. Endroit profane sans valeur exposée, mobile et surprenant. Cette coexistence des logiques, loin d'être anecdotique, sert à mon avis la question centrale du tableau de la sexuation de Lacan, celle de faire tenir ensemble des logiques différentes, non pas pour les opposer mais pour les problématiser à partir de ce qui se passe côté droit du tableau, où l'on inscrira tout à l'heure l'indécidable.

La deuxième raison à ce prélude est la réjouissance éprouvée par la visiteuse de la Hauteville House, au moment du basculement dans l'ouvert. C'est une question nouvelle et plutôt inattendue. Je ne pensais pas vous proposer aujourd'hui de lier un affect à l'indécidable et, pour le dire plus précisément, lier la réjouissance au féminin.

Plaçons l'indécidable entre deux quanteurs

Le tableau de la sexuation ¹ émerge en 1973 au décours du séminaire *Encore*, au terme d'une utilisation progressivement déterminante de la logique en vue d'attraper ce qui échappe au signifiant. Le sens tout comme l'anatomie ne peuvent répondre de la différence sexuelle. Le sens en particulier rate la femme.

La logique définie précédemment ² permet autre chose en lien avec l'exigence du réel. Cette logification en 1973 est articulée entre quatre quanteurs articulés deux à deux.

$\exists x \overline{\Phi x}$ $\forall x \Phi x$	$\overline{\exists x \overline{\Phi x}}$ $\overline{\forall x \Phi x}$
S Φ	$S(A)$ a La

Ces quanteurs défissent :

- côté gauche, côté homme, ceux qui sont tout entier soumis à la fonction phallique et la jouissance phallique qui en dépend ;
- côté droit, côté femme, ceux et celles qui ne sont pas tout entiers soumis à la fonction phallique et connaissent une autre jouissance dite supplémentaire.

Donc homme et femme sont définis par un mode de jouissance qui peut être soit uniquement phallique, soit divisé entre jouissance phallique et jouissance supplémentaire.

L'année précédente, l'année du séminaire ...*Ou pire*, Lacan est déjà sur ces quanteurs. Et c'est à ce moment, lors de la leçon du 1^{er} juin 1972, qu'il place l'indécidable. L'indécidable est mis côté féminin entre les deux quanteurs de droite, entre le « il n'y a pas d'exception » et le pas-tout phallique :

$\overline{\exists x \overline{\Phi x}}$ aucun X non $\Phi(x)$

Indécidable

$\overline{\forall x \Phi x}$ pas tout x $\Phi(x)$

L'indécidable s'inscrit entre deux des quatre quanteurs.

Ces quatre quanteurs vont deux à deux, mais ce quatre fait aussi un ensemble dont Lacan dit l'importance : « Sans cet ensemble il est impossible de s'orienter correctement dans ce qu'il est de la pratique de l'analyse pour autant qu'elle a affaire avec... l'homme et d'autre part ce correspondant généralement qualifié de femme qui le laisse seul ³. »

Ce tableau fait tenir ensemble, et c'est sa force, sans pour autant recouvrir les solitudes ou faire rapport sexuel.

Le décisif et l'indécidable

Si l'on articule le décisif à l'indécidable, il faut écarter d'emblée l'indécision. Car l'indécision est autre chose, c'est le doute, l'hésitation, l'incertitude. L'indécis diffère sa décision, encore et encore, dans l'espoir d'une certitude qui adviendrait, sous le régime donc d'un Autre non barré dont il attend la garantie ⁴. L'indécision est un manque de décision alors que l'indécidable est ce qui ne peut pas être décidé parce que c'est impossible. L'indécidable est ce que l'on ne peut pas trancher ni démontrer. C'est ainsi que Lacan le définit tout au long de son enseignement.

Ainsi, pour faire entendre l'indémontrabilité radicale de l'indécidable, Lacan prend cet exemple devenu classique au cours du séminaire *L'Acte psychanalytique* du 20 mars 1968 :

« Pour ceux qui ici n'ont jamais entendu parler de l'indécidable je vais illustrer ce que je dis d'un petit exemple. Que veut dire indécidable ? Je prends un exemple, il y en a beaucoup. Vous savez, ou vous ne savez pas, ce que c'est qu'un nombre parfait : c'est un nombre tel qu'il soit égal à la somme de ses diviseurs. Exemple : Les diviseurs du nombre 6 sont 1, 2 et 3, $1 + 2 + 3 = 6$. C'est également vrai pour 28. Pour 28, cela donne 14, 7, 4, 2 et 1. Cela fait 28. Vous voyez que ces deux nombres sont des nombres pairs. On en connaît des tas comme ça. On ne connaît pas de nombre impair qui soit parfait. Cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas. L'important, c'est qu'on ne peut pas démontrer qu'il est impossible qu'il en existe. Voilà de l'indécidable ⁵. »

Dans « L'étourdit », Lacan portera l'indécidable jusqu'au mathème quand « le réel du dire du nombre qui est en jeu, quand de ce dire est démontré qu'il n'est pas vérifiable ⁶ ».

L'indécidable touche au réel indémontrable, un impossible qui s'inscrit côté droit du tableau, là où il n'y a pas d'exception. C'est en effet la présence ou non de l'exception qui détermine l'un ou l'autre des deux côtés du tableau, point essentiel si l'on veut entrer dans cette formalisation lacanienne.

Côté droit il n'y a pas d'exception, ce que Lacan écrit : il n'y a pas x non $\Phi(x)$, qui fixerait un bord, un sens, un démontrable. De ce côté, pas un ne s'excepte donc pas d'ensemble dans lequel tous seraient soumis. L'exception aurait dessiné ce trait du bord de l'ensemble. Il n'y a pas, *Là* femme comme ensemble est ainsi barrée.

Côté gauche du tableau de la sexuation, là, il y a cette exception $\exists x$ non $\Phi(x)$, moyennant quoi d'être contenus par cette exception, tous les hommes sont soumis à la fonction phallique, $\forall x \Phi(x)$.

Les conséquences sont majeures puisque cela touche jusqu'au dire de ce qui peut faire décision : « On ne pourrait absolument rien dire qui ressemble à quoi que ce soit qui puisse faire fonction de vérité si l'on n'admettait pas ce nécessaire, il y a au moins un qui dit non ⁷. »

Ce « on ne pourrait absolument rien dire qui ressemble à quoi que ce soit qui puisse faire fonction de vérité » s'entend comme ce qui fait référence ou norme. C'est la vérité que l'on utilise, non pas que l'on croit qu'elle est toute, mais la vérité que l'on fait fonctionner pour poser la décision, le décisif qui fait référence, celui qui peut s'inscrire.

Pour cela, il est nécessaire qu'il y ait l'exception de celui qui dit non. C'est « l'é-pater », nommé ainsi astucieusement dans ce séminaire ... *Ou pire*. L'« é-pater » est l'exception du *pater familias*, ou autre, d'ailleurs, qui l'incarnerait. Dans tous les cas, c'est celui qui nous épate, c'est-à-dire qui nous arrête, car quand on est épaté on est arrêté, immobilisé dans la surprise, voire dans la stupeur, nous pourrions dire écrasé comme le nez, épaté.

C'est ainsi que Lacan continue, puisque, dit-il, d'être épaté ça fait « fonder d'eux en Un ». L'é-pater arrête le divers, écrase le d'eux, fait fondre la diversité du multiple pour faire Un, le Un de la norme.

Côté féminin, il n'y a pas d'é-pater de l'exception, on ne peut donc pas fondre ou fonder d'elles en Un. De ce côté, on ne peut pas arrêter le divers de la diversité, car il n'y a rien de décisif, c'est pour cela que Lacan y place l'indécidable.

L'indécidable problématique

Ce qui n'est pas décidé fait question alors que l'universel est l'empire de la réponse. Réponse qui tient à l'existence de l'exception phallique qui fonde la logique du tout. Tout et réponse pour tous.

L'indécidable s'il n'est pas-tout phallique ne peut qu'interroger ce tout phallique, car il s'immisce comme Autre à l'Un. Il représente un hétérogène inassimilable et problématique pour la logique phallique. Est-ce le caillou dans la chaussure ou son trou, le courant d'air de l'espace entre-ouvert, l'air de rien ?

L'indécidable est là, mais pour qui ? Lacan l'a placé côté féminin, côté droit du tableau, mais précisons deux points : il n'y a pas là que les femmes et les femmes ne sont pas que de ce côté.

Côté pas-tout, s'il y a les femmes, il y a aussi les analystes, les psychiques et les mystiques. Insistons ici juste sur l'analyste, celui qui advient

analyste du fait même de ce passage ou passe à l'indécidable, qui n'est autre que le consentement à l'irreprésentable et la contingence de l'indécidé.

Les femmes ne sont pas que de ce côté. Il y en a même qui ne sont que du côté masculin, c'est l'hystérique, que Lacan dit en cela n'être pas une femme⁸. L'hystérie chez une femme, ou chez un homme d'ailleurs, consiste à s'approprier de façon hallucinatoire le phallus dès la phase œdipienne et la menace de castration. Elle fait l'homme, l'avoir ou l'être, et adopte ainsi la logique du tout. On le reconnaît cliniquement de différentes façons, mais précisons la logique exclusive hystérique, du tout ou rien, soit la réponse absolue, soit la jouissance absolue, soit le maître absolu ou rien.

Le « ou » exclusif de l'hystérie me permet d'introduire le « et » du féminin, qui ne situe pas la femme d'un seul côté du tableau de la sexualité. Si la femme est côté pas-tout phallique, ça n'est pas non plus un Tout pas-tout, ce qui est essentiel et historique dans le débat avec les féministes. Le Tout pas-tout serait le retour de la logique universalisante, ce qui n'est pas possible, car de ce côté-là il n'y a pas d'exception et donc pas d'universel. Le pas-tout supprime l'universel et il ne s'agit pas de recréer un universel non phallique.

Ainsi, le pas-tout n'est pas une exclusive, les femmes sont aussi dans le champ phallique, elles y sont même à plein, dit Lacan dans *Encore* : « Ce n'est pas parce qu'elle est pas-toute dans la fonction phallique qu'elle y est pas du tout. Elle y est *pas* pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus⁹. » C'est ce qui est inscrit dans la partie inférieure du tableau : « La femme a rapport à $S(A)$ et c'est en cela déjà qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute, puisque, d'autre part, elle peut avoir rapport avec Φ ¹⁰. »

Ce dédoublement m'apparaît comme le « et » de la conjonction et du faire tenir ensemble des logiques différentes qui permet l'ouverture à autre chose que l'exclusive de l'universel. En cela, la femme comme l'analysant sont-ils en devenir d'une conjonction ?

L'indécidable réjouissant


Pour conclure, revenons à cet affect de réjouissance que je vous ai proposé en lien avec l'indécidable.











Sur le plan étymologique, je retiendrai deux éléments : joie et jouissance ont une source commune et la réjouissance s'affirme dans le sens d'accueillir joyeusement quelqu'un ou quelque chose, soit de faire fête à. Il y aurait donc une joie à accueillir, soit à conjindre. Voyons.

Peut-on s'éclairer de l'envers de la joie, soit la déception, qui se distingue particulièrement dans l'hystérie. L'hystérique est bien affectée de l'impuissance de l'ordre phallique à répondre à la question du féminin. Il y a là véritablement pour elle une déception face à l'incomplétude, et elle renouvelle avec exigence et exclusivité le tout réponse du phallique. Peine perdue ou plutôt peine gardée si l'on veut tout au même endroit.

Mais côté phallique, il n'y a pas que déception, il peut y avoir aussi la joie, celle d'avoir le phallus ou de l'incarner. Je serai néanmoins tentée de parler plutôt d'un contentement du phallus, un contentement rassasié et durable de l'avoir, le temps stable de l'avoir. Alors que la joie est plutôt explosive d'être inattendue et toujours éphémère. Elle s'éprouve dans la sortie de l'enclos du tout phallique, sans pour autant le nier, mais au moment où il se conjoint à l'espace ouvert. C'est en cela qu'il y aurait réjouissance féminine, du pas-tout indécidable.

Mots-clés : indécidable, féminité, réjouissance, tableau de la sexuation, é-pater.

*  Intervention faite au Havre le 27 septembre 2014 dans le cadre de la journée préparatoire « Le choix du sexe ».

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 73.
2.  Lacan avait défini deux conditions à une pratique logicienne : un langage sans équivoque, un langage qui doit être pure écriture. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 96-97.
3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 203.
4.  Cf. le doute obsessionnel.
5.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 20 mars 1968.
6.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 481.
7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, op. cit., p. 208.
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 155.
9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 69.
10.  *Ibid.*, p. 75.

Bernadette Diricq

« Être ou avoir le phallus », problématique du sujet névrosé *

C'est en relisant le texte de Lacan « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », qui date de 1958 ¹, que l'envie m'est venue d'exposer ici cette problématique du sujet névrosé.

D'où surgit en son temps cette question « être ou avoir le phallus », pour ce parlêtre, si ce n'est du lieu de l'Autre, lieu des signifiants ? Du fait que « ça parle dans l'Autre ² », c'est donc là que le sujet, par une antériorité logique, trouve sa place signifiante.

Ce grand Autre s'incarne dans la Mère tout d'abord. C'est ce que désigne l'expression « Autre primordial ». Nous savons que, derrière les demandes que la mère adresse à l'enfant, se profile son propre désir. Or tout désir exige qu'il y ait manque. Quel est donc ce manque dont la mère détient le secret, que l'enfant ressent derrière l'alternance de ses présences et de ses absences, quand à son tour il l'appelle : « Où est-elle ? Que veut-elle ? Que me veut-elle ? »

La métaphore paternelle

Alors que chez l'*infans* surgit l'angoisse du « Che vuoi ? », un père, quant à lui « Autre fondamental », intervient, qui, incarnant un deuxième lieu des signifiants, pose l'existence d'une dialectique et d'un choix possible pour le sujet parlant. L'Autre primordial n'est pas seul ! Et tandis que le père apporte la réponse à cette énigme par sa parole structurante et fondatrice, il pointe l'interdiction de la loi de l'inceste, tant pour sa femme devenue mère que pour l'enfant.

C'est ce que Lacan dans sa logique exprime par la formule mathématique de la métaphore paternelle ³, qui substitue le NDP (Nom-du-Père), soit le signifiant Φ , à la place laissée par l'absence de la mère. Sans cette métaphore, sans ce signifiant du NDP venu se substituer à l'*x* énigmatique des absences de la mère comme DM (désir de la mère), la fonction phallique $\Phi(x)$

ainsi que sa signification évoquée dans l'imaginaire du sujet ne peuvent exister pour l'enfant.

Le complexe de castration

Une seconde opération est cependant indispensable pour que soit symbolisé le phallus, intervention qui installe le complexe de castration inconscient. C'est ce que Lacan écrit dans son texte « La signification du phallus » : « Le complexe de castration a une fonction de nœud : dans la structuration des symptômes au sens analytique du terme [...] » et dans « l'installation dans le sujet d'une position inconsciente sans laquelle il ne saurait s'identifier au type idéal de son sexe, ni même répondre sans de graves aléas aux besoins de son partenaire dans la relation sexuelle ⁴ ».

Dans ce même texte, Lacan note encore que les faits cliniques « démontrent une relation du sujet au phallus qui s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes ⁵ ».

Ainsi la petite fille se sent-elle castrée, « privée de phallus », et pourtant, la petite fille comme le petit garçon passent tous deux par ce moment où ils considèrent la mère comme pourvue du phallus ; il s'agit là d'une épreuve pour l'enfant. Songez au petit Hans ⁶ quand il parle à son père de la culotte jaune nouvellement acquise par sa mère, culotte qui à la fois l'attire et le dégoûte.

À la suite de Lacan, nous dirons que cette culotte intrigante voile en effet le phallus imaginaire – φ que la mère n'a pas, ce que Hans ne peut pas admettre alors. La signification de la castration ne prend sa portée efficiente sur la formation du symptôme fondamental (le symptôme phobique ou le fétiche n'étant ici qu'une plate-forme d'accès à la structure du sujet) qu'à partir de la découverte assumée par l'enfant de l'absence de phallus imaginaire, soit – φ comme castration symbolique de la mère.

La castration maternelle repérée comme manque-à-jouir de l'Autre primordial barré, soit A , induit dès cet instant le choix de la structure du sujet $\$$, alors ainsi divisé dans son être, expression de son manque-à-être.

Accepter le fait de la castration maternelle est donc alors possible pour le sujet, il pourra désirer à son tour sans avoir l'obligation de combler ce manque chez la mère.

Être ou avoir le phallus

L'alternative « être ou avoir le phallus » éclaire dès lors la position du sujet quant à sa sexualité et au désir qui la soutient.

Cette problématique taraude le névrosé, dont la structure s'ancre dans la pensée obsessionnelle. Notons qu'à la fin de son enseignement ⁷ Lacan indique à propos de la névrose obsessionnelle qu'elle est la névrose idéale ⁸, la seule névrose existant notamment sans que soit nécessaire un symptôme de conversion sur le corps, « car pour qu'existe l'obsession, penser suffit ⁹ ».

Cette pensée inconsciente qui tourne dans la tête du sujet obsessionnel et l'encombre dans sa parole, comment se présente-t-elle ?

Si une femme privée de pénis proclame – au travers de son discours hystérique et de son mal-être – son besoin de posséder cet organe instrumentant la jouissance phallique de l'homme – ce que Freud observe et désigne par le terme de *Penisneid* –, elle peut cependant trouver, si elle consent à être le semblant d'objet *a*, cause du désir de l'homme comme le dira Lacan, ce phallus chez un partenaire.

Par contre, il arrive que l'homme névrosé obsessionnel, bien qu'ayant le phallus, manifeste à travers un symptôme secondaire que cet avoir phallique, il ne peut s'en servir comme il le souhaite. Et s'il trouve à satisfaire sa demande d'amour auprès d'une femme, c'est que celle-ci correspond à sa propre demande de complétude « pour autant que le signifiant du phallus la constitue bien comme donnant dans l'amour ce qu'elle n'a pas ¹⁰ ».

C'est à Lacan et à la vignette clinique ¹¹ qu'il nous offre dans « La direction de la cure » que je me réfère pour illustrer cette problématique. Il s'agit du récit d'un rêve, voie royale vers l'inconscient depuis Freud, que lui a rapporté un analysant lors d'une séance.

« L'homme au tour de bonneteau » est le titre donné par Lacan à ce rêve. Par ailleurs, une peinture de Jérôme Bosch, reprise dans le séminaire ...*Ou pire* ¹², représente l'escamoteur, soit l'inconscient qui se cache derrière l'entourloupe de l'analysant. En effet, c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce rêve ; l'analysant de Lacan ne sait pas ce qu'il désire et ce qui a provoqué ce symptôme d'impuissance vis-à-vis de sa maîtresse. Il semble donc avoir perdu le phallus qui faisait de lui un homme : il s'éparpille en tentatives d'explication les plus improbables, auxquelles Lacan ne répond pas. À la place, l'analyste Lacan cherche l'occasion, et dans ce cas elle est rêvée, de montrer au sujet l'importance de la fonction du signifiant Φ dans sa quête du désir sexuel.

Le « roc de la castration » freudien qui fait obstacle au névrosé obsessionnel dans ce moment de fin d'analyse est lisible dans la suite de cette vignette : l'amant soudain impuissant demande à sa maîtresse de coucher avec un autre homme, sorte de tiers en puissance, dans l'attente d'une réaction le satisfaisant. Celle-ci refuse d'accéder à cette demande et, dans la

nuit qui suit, elle fait ce rêve, ici repris par Lacan : « Elle a un phallus¹³, elle en sent la forme sous son vêtement, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne¹⁴. »

Mais l'essentiel est que la révélation du contenu latent du rêve par la rêveuse à son amant aura un effet interprétatif ne venant pas de l'analyste mais du récit du rêve lui-même, avec pour résultat la levée de l'obstacle et du symptôme Σ chez le patient. Ce rêve s'adresse bien à lui autant qu'eût pu le faire l'analyste. Le rêve de sa compagne lui indique en effet que « le phallus, de l'avoir ne l'en laissait pas moins le désirer¹⁵. »

Quant au patient lui-même, « ce phallus, rien ne sert de l'avoir, puisque son désir est de l'être¹⁶ ». Ainsi, le désir de la femme le cédant au sien lui montre qu'elle ne l'a pas, tandis que se révèle chez l'analysant son manque à être le phallus Φ .

Ajoutons pour terminer que du choix hésitant de son patient d'être ou d'avoir le phallus et de se trouver du côté homme ou du côté femme dans le tableau de la sexuation¹⁷, se détache un savoir S2, celui de l'analyste Lacan, qui sait de ce phallus que, je le cite, « le recevoir et le donner sont pour le névrosé également impossibles, soit qu'il sache que l'Autre ne l'a pas, ou bien qu'il l'a, parce que dans les deux cas, son désir est ailleurs : c'est de l'être, et qu'il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir ou de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas¹⁸. »

Lacan indique que c'est ici que s'inscrit la « refente », ou « *Spaltung* dernière par où le sujet s'articule au Logos¹⁹ ».

Mots-clés : phallus, désir, névrose, rêve, Lacan.

*↑ Intervention à la journée préparatoire « Le choix du sexe », au Havre, le 27 septembre 2014.

1.↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », exposé fait à Royaumont en 1958, dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 585-645.

2.↑ J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 689.

3. [↑](#) J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 557.
4. [↑](#) J. Lacan, « La signification du phallus », art. cit., p. 685.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 686.
6. [↑](#) S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) » (1909, traduction française 1928), dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2003, p. 130-136.
7. [↑](#) J. Lacan, Conclusion au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission », parue dans les *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, 1979, p. 219-220.
8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, R.S.I.*, 1974-1975, inédit, leçon du 17 décembre 1974.
9. [↑](#) M. Bousseyrroux, « Le doigt levé de Lacan face au désir de l'obsessionnel », *L'en-je lacanien*, n° 1, Toulouse, Érès, 2003, p. 5.
10. [↑](#) J. Lacan, « La signification du phallus », art. cit., p. 695.
11. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 632-637.
12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 252.
13. [↑](#) Petite remarque en passant : la différence entre organes génitaux et phallus est ici mise en avant par Lacan.
14. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 631.
15. [↑](#) *Ibid.*, p. 633.
16. [↑](#) *Ibid.*, p. 632.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 73.
18. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 642.
19. [↑](#) *Ibid.*

Geneviève de Pesloüan *

Sexe et genre : un débat **

Au printemps 2013, à l'occasion du débat parlementaire sur l'ouverture éventuelle du mariage aux personnes de même sexe, une prétendue théorie du genre a été brandie comme un épouvantail par les opposants à une loi qui l'autoriserait. Des manifestations de rue de grande ampleur, des violences physiques et verbales inattendues ont accompagné une désinformation qui n'a pas fini de laisser des traces.

La référence à une théorie du genre, entendue dans les manifestations publiques et diffusée sur les réseaux sociaux lors de la préparation du vote, incitait très largement le grand public à prendre position, quelle que soit sa connaissance ou sa méconnaissance du sujet.

Contrevérités, mauvaise foi ont émaillé les déclarations des leaders, réussissant à rallier à leur cause des personnes peu au fait du vocabulaire des spécialistes en sciences sociales. On se souvient que, dans certains quartiers, nombre de familles, épouvantées par ce qu'elles entendaient, sont allées jusqu'à retirer leurs enfants de l'école publique, certaines temporairement jusqu'au retour du calme après le vote, d'autres définitivement.

Le genre, comme concept, n'est ni une théorie ni une idéologie, mais un outil parmi d'autres pour questionner notre manière habituelle de considérer notre société : ses valeurs, ses normes, prescriptions et interdits, ses hiérarchies entre individus et entre groupes sociaux. Il renvoie à l'historicité et au caractère culturel des inégalités entre les femmes et les hommes. Il permet d'explorer les rapports entre les sexes et leurs conséquences sur les pratiques : pratiques privées, conjugales, familiales, éducatives, et pratiques collectives, publiques, citoyennes. Tous les domaines sont concernés : économique, social, culturel, scientifique, médical, juridique, etc.

Rien à voir donc avec une théorie supposée prôner l'indifférenciation des sexes, encore moins une intervention sur l'identité sexuelle des filles et des garçons. Même la philosophe américaine Judith Butler, l'épouvantail

brandi par les conservateurs, n'a jamais contesté l'existence de deux sexes. Sa radicalité porte sur le mode de construction de l'idée de différence sexuelle, non sur sa réalité concrète. L'égalité – et non la différence – est le cœur du sujet. Différence et égalité ne sont pas des oppositions : différent s'oppose à identique, inégalité à égalité.

La théorie du genre est une invention de ses détracteurs. Ce qui existe, ce sont les « études de genre ». On peut excuser la confusion dans l'esprit d'un public non averti.

Pour revenir à la polémique de l'an dernier qui opposait genre à sexe, interrogeons-nous : comment « genre » a-t-il réussi à s'introduire dans un texte législatif qui n'utilisait pas ce mot, mais seulement celui de sexe ? D'où vient le « genre » ? Pourquoi cette notion est-elle présentée soit comme un danger mortel pour notre civilisation, soit comme un outil légitime et efficace pour penser et pour agir ?

Depuis longtemps, les milieux conservateurs estiment que le genre est un nom de code pour désigner l'homosexualité, déclarée pratique « contre nature » qui nierait la différence sexuelle, base reconnue de toute vie sociale humaine. Que les homosexuels aient légalement accès à une institution aussi fondamentale que le mariage signifie qu'ils sont des citoyens comme les autres et, à ce titre, revendiquent les mêmes droits. Pour les traditionalistes, c'est proprement impensable.

Il demeure qu'en toute bonne foi le mariage pour tous bouleverse en profondeur tout ce qui concerne la famille : filiation, parentalité, entre autres. Reconnaissons que l'enjeu est de taille.

Quelques précisions d'ordre sociologique peuvent contribuer à éclairer, à dépassionner un débat qui n'a pas fini de nous « interpellier » : circonstances de l'apparition du terme « genre », développement de l'argumentation, réactions de différents milieux, décryptage de l'idéologie sous-jacente à certaines contrevérités. La campagne des opposants à la prétendue théorie du genre menée actuellement auprès des parents d'élèves rend plus que nécessaire une information simple et honnête.

Sexe et genre

Classiquement, le *sexe* est un critère qui partage une population en deux entités distinctes, les femmes et les hommes. Ce partage existe dans toutes les sociétés. Sauf exception, le sexe est un invariant : au vu de ses organes génitaux externes, tout individu est classé à sa naissance dans l'une des deux catégories de sexe, à laquelle il appartiendra sa vie durant.

L'identité sexuelle proprement dite est légalement inscrite à l'état civil et garantie par ce dernier.

Le *genre* est un ensemble de rôles, d'attitudes, de comportements, qui sont attendus, prescrits ou au contraire plus ou moins implicitement interdits, attribués d'un côté aux femmes, de l'autre aux hommes. Ce faisant, le genre organise les relations entre les deux catégories de sexe. Construit dans un temps et un espace déterminés, cet ensemble appelé « genre » varie, lui, au gré de l'histoire sociale. Il est éminemment variable.

Identité sociale

Réalités concrètes, les attributs de genre sont aisément observables. Nul besoin de l'état civil. Être femme ou homme, c'est une évidence, une manière de se présenter soi-même et de se représenter les autres sur la scène de la vie sociale. Le sens commun trouve cela « naturel ». En réalité, l'évidence naturalise ce qui est un produit de l'histoire, de la culture.

En ce sens, l'identité sociale masculine (je suis un homme et les autres me voient évidemment comme tel) ou féminine (je suis une femme et les autres me voient spontanément comme telle) fait système. Représentations communes, règles de comportement incorporées au plus intime des consciences individuelles, la solidité et la cohérence de ce système assurent la stabilité de la société. Système qui n'est pas intangible, il peut accepter des changements de représentations, de comportements dans une certaine mesure. Mais dès lors que les choses dépassent les bornes du supportable, l'édifice apparaît fragilisé, voire mis en grave danger. D'où un recours, une crispation sur la tradition, les habitudes, les idées spontanément partagées. On comprend que la perspective du mariage entre personnes de même sexe ait heurté de plein fouet la représentation commune et pour le moins suscité la perplexité de beaucoup de gens de bonne foi.

Deux positions différentes à propos du genre

Dans son acception première, lorsqu'il dissocie le culturel et le biologique, le genre interroge les clichés, les stéréotypes liés à l'appartenance de sexe. Selon une opinion modérée, il apparaît raisonnable et juste de combattre les inégalités et les injustices qu'entraînent ces stéréotypes, le plus souvent au préjudice des filles et des femmes. On peut récuser l'idée générale de la douceur féminine et de la violence masculine. On peut proposer aux enfants des modèles d'identification qui fassent une plus grande place aux figures féminines, moins visibles, moins valorisées que les figures masculines. On peut admettre que les hommes ont le droit de pleurer sans

perdre leur virilité. Cela ne remet pas en cause l'évidence de l'appartenance de sexe d'une personne.

Mais le genre prend un tout autre sens si l'on considère que culturel et biologique sont indissociables et non pas juxtaposés : le sexe n'est pas un donné, un inné à côté d'un acquis produit par l'éducation, la socialisation. L'identité de genre est une construction où sont intimement mêlés le biologique, le psychique et le social. C'est un processus, le résultat d'un apprentissage : « On ne naît pas femme (ou homme), on le devient », disait Beauvoir en 1949. On le devient, de gré ou de force, sous la pression du dehors, non du dedans.

Dans les deux cas, le genre n'a rien à voir avec l'indifférenciation des sexes, encore moins avec une intervention sur l'identité sexuelle des petites filles et des petits garçons, contrairement à ce qu'ont laissé entendre les manifestants du printemps 2013. Discours identique à celui des opposants aux « ABCD de l'égalité », outil pédagogique expérimenté en 2011 par l'Éducation nationale dans quelques écoles élémentaires.

Comme on sait, il s'agissait, par quelques scénarios en images, d'attirer l'attention des enfants sur les fausses évidences de la différence des comportements et des représentations filles/garçons : jeux, activités scolaires, sportives, projets, etc. Le rapport d'évaluation remis au ministère au début de l'été est inquiétant. Des enseignants ont été pris à partie, menacés. Phénomène inédit, d'une réelle violence. L'expérimentation des « ABCD de l'égalité » ne sera pas poursuivie. L'idée de lutte précoce contre les stéréotypes de sexe sera maintenue, mais sous une autre forme, dit le ministère.

L'introduction du terme de genre dans le programme de SVT (sciences de la vie et de la Terre) des classes de première en 2010 avait déjà suscité la même opposition des traditionalistes, fondée sur les mêmes contre-vérités. Sans oublier les pressions régulièrement exercées, en particulier par le Vatican, sur les organismes internationaux : conférences de l'ONU (dont la plus emblématique, celle de 1995 sur les femmes à Pékin) ou instances de l'Union européenne, pour faire disparaître du vocabulaire de leurs décisions et recommandations ce terme détesté !

Le paradoxe est que le concept de genre travaille *avec* et non pas contre la différence de sexe puisqu'il s'agit des rapports entre femmes et hommes. Nier les différences biologiques entre les sexes est une absurdité. Aucun, aucune de ceux et celles qui croient à l'intérêt du concept de genre ne le soutient. L'« humain » résulte de l'interaction entre le biologique et l'appartenance au social, c'est une banalité. Ce qui est nouveau, c'est

l'attention portée aux formes, à la constitution de cette interaction entre sexe et genre.

Le genre n'est ni une théorie ni une idéologie. *C'est un outil pour penser et pour agir.*

Mais à dire vrai un outil dangereux. Capable de démonter la belle mécanique de l'organisation sociale que nous connaissons, d'en perturber le fonctionnement. Perçu à juste titre comme concept subversif par les milieux réactionnaires et les intégrismes de toutes obédiences religieuses, le concept de genre a trouvé dans le déchaînement de violences de rue auxquelles nous avons assisté l'an dernier la confirmation de sa dangerosité pour l'ordre social établi ! Les réactions qu'a suscitées chez ces fanatiques la nomination de Najat Vallaud-Belkacem à l'Éducation nationale laissent présager de nouvelles batailles... qui ont déjà pris date !

D'où vient le genre ?

Pour mémoire, le terme anglophone de *gender* devenu genre en français naît aux États-Unis vers 1950 dans les milieux médicaux et psychiatriques à propos de personnes dont le sexe anatomique ne correspond pas au sexe chromosomique, puis, à partir de 1970, de personnes qui ne se reconnaissent pas dans leur identité sexuelle de naissance, les transsexuels. Le terme n'a rien alors de militant. Il s'agit de classification.

Le genre comme *concept* est historiquement lié au mouvement féministe des années 1970-1980. Dans le foisonnement des mouvements de contestation tous azimuts de ces années-là, se développe une prise de conscience très aiguë des disparités entre les sexes. La question, au départ, ne porte pas sur la différence entre les femmes et les hommes en elle-même mais sur la hiérarchie de pouvoir en amont, celle qui organise et justifie les différences sociales. D'abord utilisé pour dénoncer les inégalités de tous ordres à l'égard des femmes et lutter contre elles, le concept de genre prendra par la suite une tout autre dimension. Dans une perspective très générale, il ne se contente plus de décrire le monde social. Il cherche à l'expliquer. À décrypter la logique globale qui sous-tend l'organisation de la société sous tous ses aspects et dans tous les domaines. Il ne s'agit plus seulement des femmes comme catégorie distincte de celle des hommes mais de l'ensemble des rapports entre eux.

Très vite, les féministes américaines, pragmatiques, décidèrent de la nécessité d'institutionnaliser les débats afin de les rendre visibles et partageables, utilisables sur le terrain. Ce seront les programmes universitaires des « Gender Studies » qui se développent dès les années 1970.

En France, la percée institutionnelle sera tardive. Cependant, en 1973, un premier cours universitaire créé par des historiennes, dont la plus connue est Michelle Perrot, intitulé « Les femmes ont-elles une histoire ? », ouvre timidement la voie. Les travaux d'abord centrés sur les femmes – et souvent soupçonnés de parti pris féministe – s'élargissent peu à peu vers une analyse plus ouverte des relations entre femmes et hommes. La question centrale demeure celle des inégalités entre les sexes, que l'on débusque et que l'on décrit.

Dans une approche marxisante, les sociologues, pour leur part, utilisent le terme de « rapports sociaux de sexe » et de « domination masculine » à côté d'autres rapports sociaux (de classe ou de race, par exemple). La notion de genre qui émerge en France vers 1990 à l'occasion des échanges entre Américaines et Françaises sur la question des femmes rencontrera pendant longtemps chez les Françaises méfiance et réticences. Il faudra de longues années d'efforts pour obtenir la légitimation académique des « études de genre », vers l'année 2000.

Depuis quarante ans, de part et d'autre de l'Atlantique, le corpus de recherches sur la problématique sexe-genre ne cesse de s'enrichir. D'abord objet des sciences sociales, le genre s'introduit aujourd'hui dans les sciences dites « dures ». Les congrès internationaux d'histoire des sciences, des programmes spécifiques sur la question dans de prestigieuses institutions scientifiques et techniques surtout aux États-Unis en témoignent. La France a peiné à suivre en matière d'institutionnalisation. C'est fait maintenant et cela se traduit par la reconnaissance publique de la légitimité de la question sexe-genre et... de l'argent pour travailler cette question de façon non militante.

En sociologie

Pour ce qui est de la sociologie, les sujets abordés le furent d'abord, comme nous l'avons dit, sous l'angle des « rapports sociaux de sexe », termes politiquement marqués, qui désignent des rapports de pouvoir dans une sphère particulière, à côté des rapports de classe ou de race. Le remplacement par « genre » rencontra de fortes résistances de la part de chercheuses qui craignaient un affaiblissement de sa force conceptuelle au profit d'un terme privé de la dynamique de son appui sur le mouvement social. Genre est maintenant le seul terme utilisé.

Pour illustrer l'impact du concept de genre sur les analyses sociologiques, je citerai les deux premiers thèmes traités à nouveau à partir des années 1980 : le *travail* et la *sexualité*.

1. Sur le travail. Au-delà de la division sexuelle du travail salarié déjà décrite par plusieurs auteures quelques années auparavant, les chercheuses font sortir de l'ombre et évaluer économiquement le travail domestique effectué par les femmes (invisible et gratuit dans le cadre de la famille, salarié au-dehors) : il suffit de changer de porte sur le même palier pour que le « ménage », l'activité normale de la mère de famille, devienne activité de la femme de ménage salariée chez la voisine.

Ou encore, elles procèdent au repérage de la « naturalisation » des aptitudes reconnues à chacun des deux sexes, aussi bien dans les métiers (les petites filles, aux mains plus fines et plus agiles que celles de leurs frères, surtout quand elles sont jeunes, feront d'excellentes couturières aussi bien que des expertes dans les manipulations des composants électroniques), tandis que dans la vie familiale elles savent (savaient) d'instinct, par nature, mieux balayer, cuisiner, repasser que les frères ou maris, qui auraient besoin, eux, d'un apprentissage ! Exagération ? Moins qu'on ne pourrait le croire.

Une même logique traverse toute la vie sociale. Désormais « le privé est politique ». Une collègue rappelait récemment que le grand Montesquieu, il y a bientôt trois siècles, le disait déjà !

2. À propos de sexualité. Le concept de genre appliqué à l'étude de la sexualité oriente l'attention, non plus seulement sur la diversité des pratiques sexuelles selon l'âge, les milieux, les appartenances, mais aussi sur l'aspect très normatif des représentations et des pratiques sexuelles. Des anthropologues (Colette Guillaumin et Nicole-Claude Mathieu) proches de bien des sociologues dénoncent la contrainte sociale à l'hétérosexualité et ce qu'elles nomment « appropriation » des femmes par les hommes. Celle-ci mettrait en quelque sorte les femmes en esclavage, utilisant non seulement leur force de travail mais le support de cette force de travail, c'est-à-dire leur corps, utilisé pour la sexualité des hommes, pour la procréation, pour le soin des autres.

Traduction concrète de ces trois manières d'utiliser ou plutôt mésuser du corps féminin en termes contemporains : le viol comme arme de guerre, les nouvelles technologies de reproduction, la dévolution aux femmes de la charge du *care*, les soins à la personne.

Autre conséquence de la sexualité hétéro-normée comme espace structurant des relations entre hommes et femmes, la production de catégories de pratiques sexuelles légitimes et illégitimes, entraînant la stigmatisation des minorités sexuelles, tant masculines que féminines. Minoritaires du fait de leurs pratiques sexuelles (homosexuell-e-s) ou minoritaires

dans leurs représentations d'elles-mêmes (transsexuell-e-s), ces personnes posent question à l'identité de genre : à quel sexe appartiennent-elles ? À quel sexe se sentent-elles appartenir ? Les réponses sont loin d'être simples. On peut être *gay* et se sentir homme, on peut être lesbienne et se sentir femme ou l'inverse. On peut jouer occasionnellement avec les apparences, c'est le travestissement assumé comme spectacle.

De son côté, la sociologue Christine Delphy estime que le genre précède le sexe, car c'est lui qui, dans la pensée, donne sens aux caractéristiques physiques du sexe.

Quoi qu'il en soit, le genre n'efface pas le sexe. Que faire de la « valence différentielle » que Françoise Héritier attribue à la capacité exclusive des femmes à mettre au monde des enfants des deux sexes et la nécessité pour les hommes de passer par le corps des femmes pour avoir des fils ? Comment « dissoudre la hiérarchie », sous-titre de son ouvrage intitulé *Masculin/Féminin*¹, hiérarchie aussi universelle dans le temps et l'espace, si une différence aussi radicale sépare les femmes des hommes ? Ne serait-ce pas cela l'humanisation, la civilisation ?

Dans les années 1970-1980 le tourbillon des idées dérangeantes avait atteint son apogée. Depuis, le genre a pénétré l'ensemble des travaux de sociologie effectués dans une perspective scientifique. Aujourd'hui le « genre » est une thématique transversale, un outil à la disposition de tous, sociologues de la famille, sociologues du travail, sociologues de la culture ou sociologues du sport. Et, bien au-delà, de tous les chercheurs et de toutes les disciplines, philosophie, biologie, musique, etc.

Le genre, un outil pour agir

Outil pour penser, le genre est aussi un outil pour agir. Dans un premier temps, le genre a soutenu les luttes féministes. Aujourd'hui la recherche a pris ses distances avec le mouvement social, celui-ci ayant, de son côté, pratiquement disparu. Légitimé par l'institutionnalisation universitaire, intégré au discours socio-médiatique, la presse, les réseaux sociaux, le genre appartient désormais à tous les acteurs, individuels ou collectifs. Positif et utile pour ceux qui croient à la possibilité d'agir sur notre monde pour le rendre plus juste. Intolérable pour la mouvance politique et religieuse la plus réactionnaire à laquelle le genre sert de bannière, de signe de ralliement pour s'opposer. Et matière à l'intoxication la plus grossière.

Dans le langage courant, le discours médiatique et celui de l'Administration, le mot de genre a tendance à remplacer celui de sexe : actions publiques genrées, statistiques genrées, lecture genrée de la société, etc.

Synonyme de sexe, il gagne en efficacité pratique ce qu'il perd en spécificité conceptuelle.

Sur le terrain, malgré les inégalités qui perdurent, les progrès sont incontestables : de la parité citoyenne au mariage pour tous, de la lutte contre les violences conjugales aux actions publiques en faveur de la mixité des formations professionnelles, de l'accès de femmes à des fonctions valorisées à la visibilité du sport féminin, etc., autant de petits pas à saluer. Parallèlement, quoique dans une moindre mesure, l'attention se porte désormais aussi sur la construction de la masculinité, ses conséquences, ses contraintes, etc.

Pour conclure

Sexe et genre constituent les fondamentaux dans le champ des études de genre où ils s'associent, se confrontent, s'opposent à d'autres notions, d'autres disciplines, d'autres analyses, en un mot, font débat.


Sexe-genre, la réflexion a pris une tournure radicale chez la philosophe américaine Judith Butler, la bête noire des opposants au « genre ». Le calme de la présentation de son ouvrage *Défaire le genre*, au titre encore plus provocateur que le premier, *Trouble dans le genre*, contraste avec les débordements de haine de certains de ses opposants. Je termine par un extrait de son introduction à *Défaire le genre* traduit en français en 2006 : « Si le genre est une sorte de faire, une activité incessante performée, en partie sans en avoir conscience et sans le vouloir, il n'est pas pour autant automatique ou mécanique. Au contraire, c'est une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte. Qui plus est, on ne fait pas son genre tout seul. On le fait toujours avec ou pour quelqu'un d'autre, même si cet autre est imaginaire ². »


Le genre est malléable. Il peut être troublé. Peut-on défaire le genre ? S'en défaire comme d'un vêtement mal ajusté ? La bipolarité masculin/féminin est-elle intangible ? *Homme/Femme, peut-on être autre chose ?* Les biologistes et les généticiens, de leur côté, tentent de comprendre le processus et les troubles du déterminisme sexuel et vont parfois même jusqu'à mettre en cause le principe de deux sexes seulement.


Étrangement, tandis que le débat théorique sur cette dernière question reste très vif, l'Administration, elle, a commencé à trancher ! En Argentine, en Australie, au Népal, en Allemagne, les transsexuels qui souhaitent changer de sexe social ou ne veulent pas choisir entre les cases homme ou femme le peuvent désormais sans subir d'opération. Une case x est prévue à l'état civil. Ce n'est pas encore le cas en France.


Les « études de genre » ne manquent pas d'avenir !

Mots-clés : sexe/genre, stéréotypes, égalité/différence, sexualité hétéro-normée, féminisme.

*  Geneviève de Pesloüan est sociologue, maîtresse de conférences en retraite de l'université de Rouen. Après une dizaine d'années d'activité dans divers organismes internationaux et sa thèse sur *Les Femmes ingénieurs en France* (PUF, 1974), elle fut à l'origine du département de sociologie de l'université de Rouen. Ses travaux de recherche et d'enseignement ont porté parallèlement sur les transformations du travail industriel sous l'influence des nouvelles technologies et sur les transformations de la famille contemporaine. Son intérêt actuel concerne ce dernier thème.

**  Intervention lors de la journée préparatoire aux Journées nationales « Le choix du sexe », au Havre, le 27 septembre 2014.

1.  F. Heritier, *Masculin/Féminin*, Paris, Odile Jacob, 1995.

2.  J. Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.

Hervé de Saint-Affrique

L'identité sexuelle dans la névrose, et après *

J'ai donné ce titre, à l'invitation de Françoise Hurstel, à partir de l'idée qui m'est venue à propos du thème de ces journées sur « Le choix du sexe », à savoir que la position névrotique fait objection à ce choix.

Le sujet de la névrose est le sujet de l'inconscient, qui a dit oui à la castration (*Bejahung*) et qui est donc aussi le sujet du désir. De n'être que représenté par un signifiant pour un autre signifiant, ce qui souligne le caractère de foncière indétermination, le sujet du langage, pris dans les rêts du signifiant, est un manque-à-être. Pourtant, au passage, il se couvre, s'habille d'attributs prélevés dans le discours de l'Autre, au moyen des différents processus d'identification, en particulier celui de l'identification symbolique où un trait signifiant prend valeur d'insigne. Mais cela ne lui donne pas une identité pour autant, puisque ce trait peut être choisi par beaucoup d'autres, ou alors c'est une identité de semblable, comme celle qui est initialement fournie lors de l'expérience du miroir.

C'est l'occasion de rappeler avec Lacan que le mot identité vient de *idem*, même, le même, qui donne aussi identique¹. Il y a donc cette équivoque, entre une identité qui s'appuierait sur le même et une identité au sens de ce qui définirait un individu pour le différencier des autres, une identité de différence.

Quoi qu'il en soit, cette identité est placée sous la dépendance de l'Autre, qu'on peut ainsi dire identité d'« aliénation », aliénation à un discours. C'est le cas dans la névrose. Pourtant, c'est aussi dans la névrose qu'on rencontre inévitablement des manifestations dites symptomatiques, qui témoignent que cette identité d'« aliénation » n'est pas-toute.

Un sujet s'adresse à un analyste au nom d'une souffrance ; ainsi, quand se formule par exemple au téléphone la demande initiale, il arrive fréquemment que le sujet ne se présente pas avec son patronyme, mais avec ce qui cloche dans sa vie, ce qui fait symptôme pour lui.

Il y a toujours deux faces à considérer dans le symptôme :

– la face signifiante, symbolique, qui met l'accent sur l'énigme de ce qu'il veut dire, sur le message à déchiffrer ;

– la face de souffrance, de jouissance mauvaise, négative, qui implique la participation du réel du corps.

Une manifestation symptomatique témoigne toujours d'une vacillation des identifications d'un sujet qui ne se reconnaît plus dans ce qui lui arrive. La réponse par le narcissisme et par l'idéal du moi ne suffit plus à le maintenir dans le champ de ses représentations habituelles, c'est-à-dire le champ dans lequel il peut se saisir comme aimable et aimé. Ce doute porté sur le fondement narcissique de l'amour ouvre alors sur la question, angoissante par excellence, du désir de l'Autre : « Que suis-je – ajoutons ici : pour l'Autre ? », « que me veut l'Autre ? ».

Ce que le sujet qui vient à l'analyse ne sait pas, ou plus précisément ne veut pas savoir, et ce jusqu'à la fin de la cure, c'est que cette jouissance, mauvaise d'être « mal placée », vient du fantasme inconscient, fondamentalement masochiste.

Je reprends là des passages de l'article de Michel Bousseyroux « Réalité, fantasme et réel ² ». Le fantasme inconscient de rapport sexuel féminisant au père, jamais formulé, jamais assumé par le sujet, que Freud déduit comme axiome du fantasme dans son article « Un enfant est battu », Lacan le reformule ainsi « Subversion du sujet et dialectique du désir » : « Ce que le névrosé ne veut pas, et qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir ³. »

L'Autre est ici le père, comme l'Autre absolu. Le fond de la névrose est que le névrosé se figure que le père réel demande sa castration, sa féminisation, pour en jouir, qu'il jouit de le castrer. Le névrosé confond le père réel avec le père imaginaire jouisseur. Son fantasme d'être battu-aimé par le père lui sert à ça. C'est une confusion entre le père réel, agent de la castration, et qui n'est rien de plus, rien qu'agent, et le père imaginaire auquel est imputée la jouissance, qui est en réalité celle du sujet, jouissance de faire jouir le père dans son fantasme.

C'est cette confusion qu'il s'agit de lever dans l'analyse pour entr'apercevoir que, derrière le masque de la jouissance de l'Autre, il n'y a personne d'autre que soi-même et que cette jouissance qu'on attribuait au père est la nôtre.

C'est de ce rapport incestueux au père que le fantasme masochiste est le substitut régressif. Avec lui, c'est la « loi de la schlague ⁴ », qui occulte,

qui barre l'accès à la loi de l'amour, amour qui s'adresse au père « au nom de ceci qu'il est porteur de la castration ⁵ », c'est cela la père-version, et au désir qui ne soit plus un désir incestueux, source de l'impératif de jouissance surmoïque et comme tel a-sexué, car le père, au niveau inconscient du fantasme, est objet *a* ⁶.

Le névrosé préfère la jouissance silencieuse du fantasme dans l'expression parfois bruyante du symptôme, à la mise en jeu de sa castration, de son manque, c'est-à-dire de son désir dans la relation à l'Autre sexué.

La construction du fantasme se fait en réponse à la castration, pour couvrir le réel du manque de l'Autre, noté par Lacan avec le mathème $S(\mathbb{A})$, et qu'il situe en haut et à gauche du graphe du désir.

Il ne s'agit pas uniquement de la castration imaginaire, que l'enfant reconnaît très tôt à partir de l'observation de la petite différence anatomique et à laquelle il répond par l'identification au phallus, que Freud définit comme le pénis qui manque à la mère. Car le phallus est aussi un signifiant, choisi en fonction de la prévalence visuelle de l'organe sexuel mâle pour situer la différence des sexes en termes de présence-absence, c'est-à-dire dans le registre symbolique.

C'est pour cela que la différence anatomique, à partir de laquelle on les dit garçon et fille, homme et femme, se répercute dans le sujet supposé au signifiant comme question. Comme il n'y a pas dans l'inconscient le signifiant de La femme, hommes et femmes sont nécessités d'en passer par la question phallique ; c'est cette question qu'est une névrose (suis-je homme ou femme ?) et qui tourmente le sujet tant qu'il ne s'est pas dégagé de son désir d'être le phallus, car « il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas ⁷ ».

Lacan dira que l'homme n'est pas sans l'avoir, la femme est sans l'avoir. Il ne parle pas d'identité sexuelle, comme le note Irène Foyentin ⁸, mais d'identification sexuelle ou sexuée, puis de sexualisation. Il utilise une fois le terme d'identité de genre, dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* :

« L'identité de genre n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer par ces termes, l'homme et la femme. Il est clair que la question n'est posée de ce qui en surgit précocement (on n'attend pas la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon) qu'à partir de ceci qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes [...] il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement. Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète, jusques et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage ⁹. »

Il ajoute :

« L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes pour le garçon, et des hommes, pour la fille. Et ce qui est important, ça n'est pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, permettez-moi. C'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus. Et c'est ce qui les châte. Que pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus et c'est ça qui les châte aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis et que c'est raté.

Voilà le réel, le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. Autrement dit, le Nom-du-Père ¹⁰. »

La castration est pour tous, *via* la fonction phallique, que Lacan définira plus tard comme la fonction castration, due à *lalangue*. Les formules de la sexuaction, qui définissent les identifications sexuées, sont construites sur la castration. Si tel x se range tout dans la fonction phallique, on le dit homme (ce qui laisse entière la question de savoir s'il en existe même un). Si tel x se range du côté « pas tout », on pourra le dire femme.

La jouissance sexuelle est phallique et comme telle partialisée, discontinuée et extériorisée, comme « hors corps ». Mais, selon Lacan, il y a aussi une autre jouissance, qu'il dit supplémentaire et qu'il superpose au pas-tout, côté femme. Il précise que $S(A)$ symbolise l'opacité de la jouissance féminine et ajoute que les femmes ont plus rapport à ce point de trou, de vide et que c'est de lui qu'elles jouissent.

Mais après ? C'est-à-dire après la névrose ? La question convoque la mise en jeu de l'expérience analytique et ce que Lacan appelle dans les dernières lignes du *Séminaire XI* la différence absolue :

« Le désir de l'analys(t)e [...] est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ¹¹. »

En lisant cette phrase avec la fin de son enseignement, en particulier avec la définition du symptôme comme « la façon dont chacun jouit de l'inconscient (en tant que l'inconscient le détermine) » et celle de la fin de l'analyse comme identification au symptôme, on peut soutenir l'existence d'une identité, dite par Colette Soler de « séparation », puisque fondée sur la jouissance d'une lettre (c'est-à-dire de ce qui s'est écrit de *lalangue* pour un sujet), jouissance symptomatique qui serait ce qu'un sujet est de plus authentique, identité « réelle » en ce qu'elle est séparée de l'Autre du signifiant, reste impossible à symboliser, hors sens.

C'est la question du passage, exploré dans le dispositif de la passe, d'une position subjective aliénée à l'Autre à celle où l'Autre prend réellement

sa dimension de radicalement Autre, d'hétéros, par exemple dans la rencontre avec « l'heure de vérité ¹² » qu'est une femme pour un homme.

N'est-ce pas seulement en ce point que le choix du sexe se présente vraiment pour un sujet, une fois dégagé du poids des identifications (spécialement de l'identification phallique) et de la jouissance délétère du fantasme ? Une fois que le fantasme est devenu la pulsion, alors comment la vivre ¹³ ?

Mots-clés : identité, identification, fantasme, névrose, choix, sexe.

* ↑ Matinée préparatoire aux journées nationales, à Albi le 20 septembre 2014. Intervention faite en tant que membre de la commission scientifique (composée de Nicolas Bendrihen, Marie-Annick Gobert, Françoise Hurstel, Anne Lopez, Nadine Cordova-Naitali, et dont la responsable est Annie-Claude Sortant-Delanoë).

1. ↑ N. Naitali, « De l'organe au phallus : l'identité sexuelle en question dans la sexualité infantile », *Mensuel*, n° 28, Paris, EPFCL, novembre 2007. Elle cite une phrase de Lacan tirée du *Séminaire IX, L'Identification*, à la leçon du 9 mai 1962 (inédit) : « Le sens de toute identité [serait à chercher] au cœur de ce qui se désigne par une sorte de redoublement de moi-même. »
2. ↑ M. Bousseyrroux, « Réalité, fantasme et réel », *L'en-je lacanien*, n° 9, Toulouse, Érès, 2008.
3. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 826.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 243.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2001, p. 150.
6. ↑ M. Bousseyrroux, « Réalité, fantasme et réel », art. cit.
7. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, op. cit., p. 642.
8. ↑ I. Foyentin, « Quelques notations sur l'identité dite sexuelle », *Mensuel*, n° 28, Paris, EPFCL, novembre 2007.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 31-32.
10. ↑ *Ibid.*, p. 34.
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 248
12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit.
13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 246 : « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? »

Martine Menès et le Pôle 6

Débat après la projection de *Tomboy*, de Cécile Sciamma

Ceci est la transcription ¹ du débat qui a suivi la projection du film *Tomboy* de Céline Sciamma, au cinéma l'ABC de Toulouse, le samedi 4 octobre 2014, en préparation aux prochaines journées nationales de l'EPFCL des 29 et 30 novembre sur le choix du sexe.

Merci à Martine Menès pour la vivacité et la bienveillance qu'elle a insufflées à ces échanges et à Anne Castelbou pour la belle énergie qu'elle a apportée au projet dès son origine. Merci également à Buny Gallorini, programmatrice du cinéma l'ABC qui, par son généreux accueil, a permis que ce débat se tienne où il fait l'actualité du malaise : au cœur de la cité.

Les délégués du Pôle 6 de l'EPFCL.

Tomboy (2011), un film de Céline Sciamma

Synopsis. Laure a 10 ans. Laure est un garçon manqué. Arrivée dans un nouveau quartier, elle fait croire à Lisa et sa bande qu'elle est un garçon. Action ou vérité ? Action. L'été devient un grand terrain de jeu et Laure devient Michaël, un garçon comme les autres... suffisamment différent pour attirer l'attention de Lisa, qui en tombe amoureuse. Laure profite de sa nouvelle identité comme si la fin de l'été n'allait jamais révéler son troublant secret ².

* * *

Anne Castelbou : C'est un film subtil qui pose beaucoup de questions sur la construction problématique de l'identité sexuée jamais réductible aux semblants, et la particularité de la sexualité infantile avec la contingence des rencontres.

Nous laisserons donc le soin à Martine Menès de nous donner ses impressions sur ce film, et pour poser une première question, je voudrais te demander, Martine, ce qu'auraient dit Freud et Lacan s'ils avaient vu ce film ?

Martine Menès : Freud a vu le film ! C'est *la jeune homosexuelle*. [Rires.]

On ne sait pas trop pour l'héroïne... Il semble qu'elle refuse d'être fille. Est-ce qu'il y a un refus du sexe ou est-ce qu'il y a un refus de l'assignation de genre ? Ce n'est pas très clair. Je ne sais pas si on peut en décider rien qu'à voir le film. Le lien avec l'autre petite fille – pour le coup on est encore dans la sexualité infantile – ne dit rien sur le choix du sexe, sur le choix du sexe de l'objet qui sera choisi quand la question se posera. Ça ne dit absolument rien, elle n'a pas une position particulièrement homosexuelle. Ça c'est vraiment – vous allez me dire ce que vous en pensez – à lire du côté de la sexualité infantile. Elles sont petites. Tous les enfants du film sont jeunes, juste avant la puberté, ce n'est pas encore l'adolescence.

Qu'est-ce que Lacan aurait dit ? Je crois que c'est dans *Encore* qu'il dit que la nature, c'est la nature des mots. Il s'est beaucoup gaussé de Simone de Beauvoir, mais dans le fond l'initiatrice des études de genre c'est quand même Simone de Beauvoir. On a l'air de découvrir ça, ça fait cinquante ans, même plus. Et d'une certaine façon elle disait aussi que la nature du sexe, c'est la nature des mots, comme Lacan. Enfin, elle se serait plutôt intéressée au destin de l'anatomie, aux rapports sociaux de sexe qui imposent une « performance » assignée *a priori* à chaque sexe, et Lacan à l'anatomie du destin, au réel de la sexuaction ? Les études sur le genre sont issues de théories françaises.

Voilà, on m'a invitée à un débat, pas à faire une conférence sur le film. Vous avez sûrement des questions, des relances à propos de ce film très touchant.

Ce qui me frappe beaucoup, c'est la solitude de ces enfants. Tous, d'ailleurs. Ce qui est assez bien vu par la réalisatrice. Il y a une période comme ça de traversée du désert dans l'enfance. C'est une traversée que l'enfant fait seul. Là, ce qui est frappant c'est que les parents, tant l'un que l'autre d'ailleurs, chacun dans son style, ne sont pas très alertés par le comportement de leurs enfants. Des deux, y compris celui de la grande à qui la maman dit : « Tu traînes toujours avec les garçons... » Il y a quand même des petits signes de détresse chez cette fillette qui posent question...

Anne Castelbou : Elle dépasse une limite, elle passe de jouer à être un garçon manqué à vouloir se faire prendre pour un garçon (si beaucoup de

petites filles ont rêvé d'être des garçons, voire ont joué à l'être, toutes n'ont pas voulu faire croire qu'elles l'étaient). C'est ce « se faire passer pour » un garçon, avec les raisons qui la poussent à cela et les conséquences et les impasses qui en découlent, qui est bien problématisé dans ce film, subtil et qui ouvre à de multiples questions sur notre sujet, « Le choix du sexe ». Est-ce parce qu'elle se prend au jeu dans la relation avec les autres petits garçons ou dans sa rencontre avec la petite fille ? Ou était-ce antérieur ?

Si on se mettait du côté de l'histoire parentale que montre le film, au niveau identificatoire, on aurait l'impression qu'elle est plus près de son père, quand il la fait conduire sur ses genoux ; on voit bien aussi que la mère souligne l'adoption de l'allure garçonnière de sa fille, quand elle lui dit : « Je suis contente que tu traînes avec les petites filles parce que toi d'habitude tu traînes avec les garçons », elle en reconnaît là quelque chose, mais comme ce n'est pas un cas clinique on ne peut pas aller très loin.

Il y a ce moment très important de bascule, alors qu'elle a été ridiculisée par les garçons après s'être fait pipi dessus, où elle va jusqu'à façonner et mettre dans son slip de bain un zizi en pâte à modeler, qu'elle range soigneusement dans la petite boîte à dents de lait. Ce n'est pas rien qu'elle le range là : la dent de lait, c'est ce qui tombe de l'enfance.

Jérôme Vammalle : À ce propos, je trouvais étonnant, que, quand enfant je perdais une dent, la petite souris passait.

M. Menès : Ah mais toujours !

J. Vammalle : La petite souris donnait une compensation parce qu'elle faisait disparaître la dent perdue. Laure a peut-être eu la compensation... mais elle garde ses dents dans cette boîte. Est-ce qu'elle a eu la pièce et les dents ?

M. Menès : En principe, la petite souris porte une pièce mais elle prend la dent, c'est vrai.

Sandra Henry-Baudot : Maintenant on dit de faire comme ça : on conserve les dents et quand l'enfant ne croit plus à la petite souris on lui rend sa boîte à dents.

M. Menès : Ce n'est pas anodin parce que, en effet, c'est comme s'il n'y avait pas de perte.

Je voulais aussi dire qu'en fait elle n'a pas décidé de se faire passer pour un garçon. Elle répond au malentendu de l'autre. C'est-à-dire qu'elle répond au désir de l'autre, à cette petite fille qui dit : « C'est le nouveau » et s'adresse à Laure comme à un garçon. On voit qu'elle a un moment de saïssissement et elle répond comme un garçon. Cela dit, dans *Michaël* il y a elle.

Claudine Bonjour : Je me disais qu'elle est identifiée au père certes, mais peut-être aussi à la mère, qui est plutôt dans la maternité, pas dans la féminité. On ne la sent pas trop dans la féminité.

M. Menès : Je ne la sens pas trop non plus dans la maternité. À part qu'elle couve...

Pascale Leray : Je me posais la question du statut du phallus pour cette fillette. Passer par une période de garçon manqué est une chose, mais, comme le disait Anne Castelbou, ici une limite est franchie. Certes à partir du malentendu, par la façon dont l'aborde la jeune fille qui la prend pour un garçon. Mais elle était déjà en position d'ambiguïté par rapport à son image, qu'elle va compléter, pour répondre de cette ambiguïté, par un sexe en pâte à modeler. Elle va en effet jusque-là et c'est assez troublant qu'elle aille jusqu'à prendre ce risque de dépasser la limite de sa propre anatomie en ajoutant ce morceau. C'est drôle aussi qu'elle le range dans la petite boîte des dents, qui sont les petits objets du corps qui ont été perdus. Qu'elle le mette là, je l'ai entendu comme quelque chose qu'elle aurait eu, qu'elle aurait perdu et qu'elle récupère.

Pour ce qui est des parents, je rejoins assez ce qui s'est dit. Je trouve que la mère n'est effectivement ni maternelle auprès des enfants, ni très présente comme femme. Une mère assez absente. Et puis soudain violente, c'est-à-dire plus préoccupée par l'image que par la vérité qui est en jeu dans ce que lui renvoie sa fille.

A. Castelbou : Céline Sciamma a donné un entretien pour présenter son film dans lequel elle explique avoir voulu mettre en tension l'innocence, la joyeuseté des jeux de l'enfance, et une certaine cruauté liée aux impasses de ces jeux, au regard d'autrui qui pèse et enferme. L'enfant ne peut s'inventer une réalité à laquelle il croit un moment... que jusqu'à une certaine limite.

M. Menès : La première fois que j'ai vu le film (pourtant je n'avais pas particulièrement le cas de la jeune homosexuelle en tête), quand elle fuit dans

la forêt et qu'elle se débarrasse de sa robe, avec ce *travelling* sur les arbres, j'ai pensé qu'elle allait se pendre avec sa robe. Or elle ne pend que la robe. Mais c'était une possibilité. Ici ce n'est pas un cas clinique, mais j'ai beaucoup travaillé avec des adolescents, et dans une situation comme celle-là le passage à l'acte est extrêmement possible. La réalisatrice y a certainement pensé, il y a une forme d'hésitation entre se suicider ou continuer à affronter son destin qui est de lâcher la robe envers et même contre la mère et d'assumer ce qu'elle assume finalement assez bien. Si vous avez lu les mémoires de Sidonie Csillag, cette jeune homosexuelle qui était passée par-dessus le pont, vous avez vu qu'elle a vécu jusqu'à presque cent ans, avec un destin absolument exceptionnel ! Comme quoi son énergie vitale n'était pas entamée. Elle a fui le nazisme, traversé à pied toute l'Europe centrale jusqu'aux confins de la Chine à une époque où ce n'était pas évident. Il faut lire ses mémoires.

Adèle Lamboley : Je me suis demandé, avant cette histoire, à quelle identité elle appartenait, à quel genre. Et si avant cette rencontre-là la question du genre était complètement abstraite pour elle, si elle n'était ni côté garçon ni côté fille, sans se positionner, jusqu'au moment où elle rencontre cette petite fille qui la positionne de fait comme garçon. Enfin, ce film rappelle que les enfants sont dans des performances de genre. Il me touche parce qu'il montre des enfants qui, très jeunes, doivent se positionner en tant qu'être masculin ou être féminin dans une performance de féminité ou de masculinité. Si je suis une fille je dois avoir les cheveux longs, je dois être charmeuse, ou si je suis un garçon je joue au foot, je crache... Ce que je trouve intéressant c'est de se dire qu'entre la performance de cette petite fille très féminine de cinq ans et un petit garçon qui crache, etc., il y a tout un panel de personnes qui peuvent exister. L'homme n'est pas binaire, et ce film sensibilise à ça.

M. Menès : Oui, vous nous rappelez ce que sont les études de genre. Le genre est censé être une performance de création de son identité sexuelle à partir de ce qui est imposé. Mais il se trouve, à mon sens, que cette question de l'assignation sexuelle, de l'arraisonnement des femmes, comme l'appelait l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu, cette assignation de genre un peu caricaturale, fille/garçon, retrouve depuis quelques années la force que je lui ai connue quand j'avais huit ans. Je ne sais pas pourquoi l'histoire tourne comme ça. Il y a ce renouveau ennuyeux...

S. Henry-Baudot : En même temps, mes enfants ont suivi un atelier en classe pour leur expliquer que les petits garçons ne jouent pas forcément au foot et que les petites filles... Je ne sais pas s'il y a ce renouveau. Au contraire on essaye de ne pas...

M. Menès : Mais justement on essaye. Quand c'était un mouvement de société, il n'y avait pas besoin de faire cours sur le fait que les petites filles pouvaient jouer au foot.

Spectateur X : C'est un problème de religion qui s'affirme un peu plus. Ça n'a pas de rapport avec la problématique du film.

J'ai vu le film il y a deux ans. J'ai amené mes petits-fils qui avaient à peu près l'âge de Laure. Deux garçons, qui avaient leurs petites copines qui étaient des garçons manqués comme ça et qui faisaient du hockey sur gazon. Et je ne dirais pas qu'ils ont été dérangés mais quand même ils sont restés cois ! Il manque des enfants, ici dans la salle, parce que nous on peut en dire des choses comme vous en parlez si bien, mais... Par exemple enfant je n'ai pas vécu ce que vous dites avoir vécu. J'ai toujours vécu avec des garçons. Depuis l'école maternelle jusqu'au service militaire. Je n'ai jamais connu de filles en groupe comme ça. Donc on a découvert les filles très tard, c'était les années 1960... Si, il y avait une fille qui jouait avec nous de temps en temps, et, pareil, on disait que c'était un garçon manqué, une « originale ». Elle n'était pas bien ressentie par ses copines.

Martine Rousseaux : Comment en tant qu'analyste comprenez-vous le désarroi, le trouble et la cruauté de la mère, des enfants aussi, quand ils comprennent qu'elle se fait passer pour un garçon ?

Spectatrice Y : Je pense que si cette fille ne se suicide pas c'est grâce à sa mère. Je ne partage pas cette idée de l'insensibilité de cette mère qui, au contraire, comprend ce qui va se passer pour sa fille quand elle va entrer à l'école et fait ce passage pour elle. C'est parce qu'elle va dire ce que cette petite fille ne peut pas dire qu'elle va jeter sa robe et être tranquille avec ça. Et la cruauté, j'ai du mal à la voir dans ce film. Je trouve que cette maman lui ouvre la possibilité d'être et de faire ce qu'elle a envie. J'ai été sensible aussi à l'intelligence de la petite sœur qui trouve le moyen de faire parler, de donner vie à ce Michaël. Elle fait vivre ce qui est indicible à un moment donné. Les deux me semblent au contraire d'une grande humanité.

M. Menès : C'est vrai, mais une humanité très entravée, je le vois comme ça, du côté de la mère. Effectivement les deux lectures sont possibles. Mais ce qui me dérange est que tout ça se passe sans paroles. Il n'y a que ce moment entre deux portes, où la mère lui dit : « Je ne peux pas faire autrement, je ne sais pas quoi faire. » Le père qui est totalement impuissant, avec sa gentillesse benoîte, qui dit « ça va s'arranger ». Cette expression ne dit rien qu'un « ça » dépersonnalisé. Il fait là un aveu d'impuissance dramatique, ce père, avec ce « ça va s'arranger ». Personne n'écoute cette petite fille, n'essaie de la faire parler. Sauf la petite sœur. Effectivement la petite sœur a cette finesse, comme vous dites, de relever la division de sa sœur. Elle ne lâche pas le morceau, mais elle dit : j'ai rencontré Michaël, c'est-à-dire qu'elle fait exister les deux.

A. Castelbou : C'est pour ça que c'est un film très subtil. Dans cet entretien, Céline Sciamma parle du drame que vit cette enfant lors du désaveu de son « qu'elle est un garçon ». On a l'impression qu'elle est presque prête à dire à certains moments qu'elle n'est pas un garçon, combien il lui est difficile d'assumer son dire sur son sexe. Elle s'est prise au jeu, a pu s'en amuser avec sa sœur notamment, mais elle est prisonnière de son mensonge. Le jeu a ses limites. Les enfants s'inventent une réalité. Là c'est une réalité sexuelle. Elle fait comme si elle était un garçon. Mais ça ne peut pas aller jusqu'au bout.

Céline Sciamma dit dans cet entretien avoir choisi une petite actrice androgyne pour, dit-elle, montrer le trouble sur son identité sexuelle. Pour elle, le film pose la question finale : comment affirmer qui on est, sans avoir à se cacher ?

M. Menès : Je reviens à la question de Madame sur ce qu'on peut dire du désarroi de la mère. À vrai dire, on ne peut rien dire, qu'on la trouve dans notre fantasme cruelle ou pas. Vous voyez bien qu'on peut en penser des choses opposées pour la raison qu'on ne peut rien en dire parce que c'est un personnage de fiction. On pourrait en dire quelque chose si elle venait nous parler... peut-être de ce qui fait que justement elle ne peut pas parler, et qu'elle ne peut pas écouter sa fille non plus. Ça c'est ce qu'on voit dans le film. C'est tout.

A. Castelbou : Freud dit bien qu'avant la puberté les enfants sont parfois dans l'indétermination sexuelle. Il n'en fait pas un problème, il dit que ce n'est qu'après la puberté, et la rencontre sexuelle, que l'identité sexuée ou le choix d'objet sexuel se précisent. Ce film est très freudien.

M. Menès : Oui, je le trouve incroyablement freudien.

Marie-Christine Rodriguez : La fin aussi est intéressante, quand elles se retrouvent. Peut-on dire qu'il y a là une rencontre de l'autre sexe ? Une rencontre sexuelle, c'est-à-dire le choix décidé de continuer leur aventure, leur amour ? Il y a l'émoi, et ce sourire...

M. Menès : Mais ça, ce n'est pas forcément sexuel. C'est pour ça que je suis d'accord pour dire qu'on est encore dans le registre de la sexualité infantile. Il y a une affection, peut-être un peu amoureuse, un trouble, entre ces deux jeunes filles, mais ce n'est pas sexuel. Leurs bisous sont typiquement du jeu, auquel elles croient, parce qu'elles savent qu'être amoureux, c'est se faire des bisous sur la bouche. Sauf qu'elles n'ont aucune idée de ce qu'est réellement la sexualité. Je ne crois pas du tout que ce soit du côté d'un érotisme sexuel. C'est pour ça, on pense au cas de la jeune homosexuelle, mais ce n'est pas du tout l'enfance de la jeune homosexuelle. Il y a simplement des éléments biographiques qui rappellent le cas : la naissance d'un bébé, l'attachement au père, la distance de la mère.

A. Castelbou : Mais la sexualité des enfants est d'abord dans la satisfaction des pulsions partielles. Dans le film c'est la pulsion orale qui est source d'excitation sexuelle, avec le baiser donné par Lisa et que reçoit Laure, non sans trouble. Il y a quand même un peu de sexualité. Ce n'est pas une rencontre amoureuse au sens de la rencontre génitale, mais il y a quand même bien un émoi sexuel, je crois, entre les deux filles, dont l'une serait supposée être pour l'autre un garçon.

Le film nous laisse sur une interrogation : que va devenir leur relation, amour ou amitié ? Est-ce que Lisa va accepter Laure en tant que Laure ? Il y a là aussi une indétermination sur ce que va devenir cette relation ! Le film pose des questions mais ne les résout pas.

M. Menès : C'est quand même balisé. Elle lui dit : « Tu n'es pas comme les autres garçons. » Ensuite : « Tu es plutôt jolie en fille. » On peut dire qu'elle sait quand même qu'elle a affaire à une fille, ou au moins qu'elle en a la vague intuition.

A. Lamboley : Il y a aussi le rapport au groupe. Finalement, à chaque fois que Lisa accepte Laure comme fille, on recommence. Par exemple à la fin, « comment tu t'appelles ? », on recommence comme au début du film. C'est frappant aussi dans la scène où ils sont dans les bois, et que Lisa veut

prendre la défense de Laure en disant : « Laissez-la. » On voit la force du groupe qui juge et dit « mais vous vous êtes embrassées, c'est sale... », on voit la puissance de la société. La différence entre l'acceptation qu'on peut avoir de façon individuelle et la force du groupe et de cette pensée collective.

A. Castelbou : En dehors du jugement « moral » ou « sociétal », est-ce que les enfants ne disent pas aussi « c'est dégueulasse », parce que ça les trouble, leur fait quelque chose, ça fait exister la sexualité « perverse polymorphe » ? Quand un enfant dit « c'est dégueulasse », ça ne veut pas dire que ça ne l'intéresse pas... parfois au contraire !

M. Menès : Ce qui est quand même assez notable, c'est que cette Lisa ne traîne qu'avec des garçons. D'un bout à l'autre elle n'est qu'avec des garçons. C'est la seule fille dans cette bande de copains. Où sont les autres filles ?

Spectatrice Y : Lisa a dans le film un rôle plutôt trouble. Quand les autres insistent sur ce baiser, elle est gênée, troublée, comme si elle avouait une faute, comme si elle savait que Laure était une fille. On sent plus de malaise chez Lisa que chez Laure, que je trouve comme je l'étais à son âge ! J'ai été élevée à la montagne, on jouait au foot tous ensemble, on était tous en tee-shirt et baskets et c'était naturel. Ça ne nous empêchait pas de... Après on se coiffait, etc. C'est le rôle de Lisa qui me paraît plus compliqué.

Jean-Pierre Bonjour : Je voudrais reprendre deux points, outre les grandes finesse et pudeur de ce film. D'abord l'incidence du miroir, que j'appellerais stade du miroir bis, où on voit dans son désir la construction d'une identité nouvelle. Cette recherche, ce que pointe Martine Menès, c'est que c'est dans le malentendu que cette rencontre lui confirme son désir à elle. Et qu'elle s'attribue plein d'artifices dans le miroir, zizi postiche, etc., pour construire cette image nouvelle. L'autre point c'est quand Lisa est sommée par le groupe de vérifier ce qu'il en est du sexe anatomique. Or elle ne le fait pas, en tout cas l'image est suspendue, parce qu'elle sait. Elle n'a pas besoin de la dévoiler. Je le vois comme ça.

M. Menès : Oui, alors là on peut fantasmer sur le désir de l'autre. Si c'est stade du miroir bis, qu'est-ce qui s'est passé au stade du miroir un ? En plus ce contraste entre les deux sœurs, voulu par la réalisatrice, est impressionnant, parce que l'autre, c'est la « pépette » absolue !

Tous ces enfants sont formidables. Ils sont tous gentils et tolérants entre eux. Livrés à eux-mêmes, abandonnés, en tout cas avec des parents occupés à autres chose, et qui se sont organisés une société où les règles sont assez empreintes de solidarité. Même les scènes de violence, on imagine que ça pourrait être pire. Il y a une certaine forme de tolérance.

Pierrette Malgouyres : J'ai été intéressée par deux choses. D'abord les filles. L'une est un garçon manqué, et l'autre, je crois qu'elle a passé justement le stade de la sexuation. Je trouve que ce rapport est très intéressant. Ma seconde remarque est que ce film pose le problème sur la sexuation, mais qui demande à travailler la question parce qu'elle n'est pas simple... Le film permet simplement de la poser pour l'instant. On ne peut pas aller plus loin.

A. Castelbou : C'est vrai, et c'est même au point qu'on a du mal à comprendre le ramdam qu'ont fait certains pour empêcher la diffusion du film. S'il est subversif, ça ne peut être qu'en tant qu'il n'apporte justement pas de réponse.

Danièle Belon : Juste une remarque. Par rapport à la sexuation, concernant le groupe des garçons, je trouve qu'apparaît très bien la dimension de bande, des garçons, du trait du côté du tout phallique. Et je suis d'accord avec Pierrette Malgouyres pour penser que Laure/Michaël a passé un cap de sexuation, disons. Elle ne paraît pas vraiment dans le doute quant à vouloir être une fille ou un garçon. On dirait qu'elle avait quand même décidé. Maintenant, c'est la question de la façon dont elle va se débrouiller avec ça, ça ne va pas s'arranger. Et on voit comment du côté des filles elles sont au *une par une* très différentes.

Spectateur X : Depuis que j'ai vu ce film il y a trois ans, j'avais complètement oublié qu'il y avait un père là-dedans [rires].

M. Menès : C'est vrai, ce n'est pas un père, comme Lacan le dit pour Hans : « Il n'a pas de père. »

Spectateur X : Et autre chose que je me demandais : comment a-t-elle appris à faire des zizis ?

A. Castelbou : Oh ! ce n'est pas si compliqué [rires].

Spectateur X : Je veux dire, comment a-t-elle été en contact avec la chose ?

M. Menès : Parce que, contrairement à notre enfance, où effectivement on était enfermés entre filles ou entre garçons... mais enfin ça ne nous empêchait pas de voir des garçons. Les jeux sexuels entre enfants ont toujours existé. Les vérifications de « comment c'est » ont toujours existé. Cette question ne me serait pas venue à l'idée ! [*Rires.*]

S. Henry-Baudot : Peut-être que le film dérange aussi parce qu'il interroge le rôle des parents. Au début on imagine une famille idéale. Je n'avais pas lu le scénario et pour moi, dès le début, c'était un garçon... Et quand j'ai compris ça a été un choc et je me suis dit : mais quand même, la mère ! On a l'impression qu'elle ne s'est posé aucune question, sur cette coiffure... Cette mère qui ne voit rien et qui après est d'une telle violence ! J'ai trouvé la scène où elle lui dit : « Viens, je t'emmène, on va dire que tu es une fille » extrêmement violente. Comment avoir aussi peu le réflexe de parler avec elle, de lui poser des questions ?

A. Castelbou : Mais est-ce que ça ne touche pas à la difficulté pour une mère de transmettre la féminité ? Ça interroge cette difficulté.

S. Henry-Baudot : Ça pose beaucoup de questions sur le regard de la mère sur cette fille, son rapport au père, sur ce qu'est un père.

M. Menès : On peut se demander si, pour le père, ce n'était pas un petit garçon quand même. Avec cette chambre bleue on est vraiment dans les stéréotypes ! *Tomboy* c'est le « garçon manqué » en anglais.

Odile Cazal-Viguié : Est-ce un garçon manqué ? On n'a pas du tout l'impression qu'elle joue à faire le garçon. Plutôt qu'elle a une question, qu'elle s'essaie, mais... que ce n'est pas un garçon manqué.

M. Menès : Plutôt un garçon réussi, une fille manquée.

Jacques Nogaret : C'est marrant qu'on dise un garçon manqué d'ailleurs, et pas une fille manquée.

A. Castelbou : C'est toujours par rapport à avoir ou pas le phallus.

M. Menès : Parce que La fille n'existe pas davantage que La femme. C'est toujours mesuré à l'aune phallique. Toutes les femmes qui ont pris la parole

ont d'ailleurs dit « moi aussi j'étais un garçon manqué » [rires]. On n'y échappe pas.

A. Lamboley : Cela m'a intriguée que vous parliez de transmission de féminité. J'aurais voulu savoir ce que vous entendez par cette transmission.

A. Castelbou : C'est une question très difficile. Comment la mère peut-elle s'y prendre pour transmettre la féminité étant donné qu'il n'y a pas de signifiant de la féminité ? Il y a un signifiant pour représenter la masculinité, c'est le phallus, mais pour la féminité, il n'y a pas de représentation. Donc qu'est-ce qui se transmet ? Les insignes, les semblants. On voit la mascarade, la petite fille est là-dedans, dans les semblants féminins, la coiffure, les petits chouchous, le tutu Repetto, enfin tout ce qui fait une petite fille caricaturée. Mais après, profondément, ce qu'est la féminité, ce qui représente le sexe féminin, c'est du côté de l'irreprésentable. Ce n'est pas pour rien que Freud a appelé ça le continent noir.

M. Menès : C'est la nature du mot aussi. Le langage parle masculin. Le langage ne parle que d'Homme et les exceptions sont des femmes. Pour faire très rapide, puisque je dois prendre mon taxi... Je vous dirai si mon chauffeur est une femme. Pardon de ne pas pouvoir rester plus tard. Merci à vous ! Et bonne continuation. [Applaudissements.]

A. Lamboley : Y a-t-il un devoir parental ? Est-ce une faute de cette mère de ne pas avoir réussi à transmettre la féminité ? Est-ce une nécessité, cette transmission ? C'est là que ne comprends pas. C'est là que je trouve qu'on est dans du formatage à plein dans le genre. Justement, cette question de la féminité, des codes du féminin. Qu'est-ce que le féminin, qu'est-ce que le masculin ? J'espère que, quand j'aurai des enfants, je ne ferai pas une éducation à la masculinité et une éducation à la féminité... Bien sûr, il faut leur dire la réalité sociale, etc., mais peut-être que la réalité sociale actuelle est justement très enfermante, et que c'est important de travailler sur une ouverture à autre chose.

O. Casal-Viguié : La transmission n'est pas du côté de l'éducatif.

Spectateur Z : La transmission peut passer par d'autres voies que forcément de la mère à la fille.

D. Belon : C'est un ensemble, un réseau de liens inconscients... Pour revenir au film, on peut se demander par exemple dès le départ si ce père n'est pas satisfait de cette fille qui prend, au moins, les semblants des garçons. Et à aucun moment on n'entend une parole des parents sur cette question. Ça me fait penser au film *Les Garçons et Guillaume, à table*, où les choses sont très différentes. Là, le père prend des positions extrêmement fermes, des décisions tranchées pour lui dire : tu es un garçon !

A. Lamboley : Il me semble que le père est complètement neutre dans sa façon de s'adresser à sa fille. La mère nomme sa fille Laure, mais le père, on a l'impression qu'il ne penche jamais d'un côté ou de l'autre de la balance.

D. Belon : On a l'impression que Laure est prête par moments à dire quelque chose, mais est-ce que c'est indicible, ou bien est-ce qu'elle ne trouve pas l'ouverture chez un de ses parents, par exemple pour dire ne serait-ce que « il y a quelque chose qui ne va pas » ?

Sidi Askofaré : La mère intervient avec le maquillage. Elle tente de souligner quelque chose du côté de l'identification, mais ça ne fait pas transmission. Juste un mot pour poser la question : est-ce que c'est transmissible, la féminité ? Est-ce qu'il y a la transmission de la féminité ? Je suis tout à fait d'accord avec la réaction de notre amie. Il me semble que de parler de transmission de la féminité peut avoir comme conséquence cette idée que s'il y a quelque chose qui cloche du côté de la position sexuée d'un sujet, garçon ou fille, ce serait parce que les parents s'y sont mal pris, auraient mal transmis, etc. Il me semble que c'est contradictoire avec l'idée même que nous essayons de mettre au travail cette année du *choix du sexe*.

A. Castelbou : C'est pour ça que j'ai parlé d'intransmissibilité. Mais ça a été entendu comme faute de transmission. C'est intransmissible, parce qu'il n'y a pas de représentation du sexe féminin.

S. Askofaré : Il me semble donc que toute la difficulté est que, s'il y a un problème du côté de l'identification, ce n'est pas parce qu'on prend les attributs de l'autre sexe ou du même sexe qu'on réalise quelque chose de la position sexuée. Et ce n'est pas non plus parce qu'il y a un désir de l'autre, que l'on se conforme à des normes, qu'on est satisfait. C'est à partir de là que tout le problème commence.

A. Castelbou : C'est ce que montre ce film de manière très subtile. Que ce n'est pas qu'une affaire d'éducation, ni d'identification, c'est vraiment une affaire de choix du sujet qui se positionne. Avant la rencontre avec l'autre sexe, on voit tout le trouble des enfants, dans leur indétermination, à se construire une identité sexuée.

S. Askofaré : Ce qui complique les choses peut-être davantage dans le film, c'est que la question est redoublée. Il y a la question du choix du sexe et la question de l'orientation sexuelle. Alors que ce n'est pas du tout la même chose. Il me semble qu'il y a aussi une dissymétrie dans les positions des deux filles, des deux personnages principaux.

A. Lamboley : Je me demande si justement ça n'est qu'un choix. N'y a-t-il pas des choses qui sont du ressenti ? Je ne suis pas psychanalyste, donc je n'aurais pas forcément les mêmes mots... Mais on peut être avec un sexe masculin et avoir un ressenti très féminin. Cette question de choix, c'est aussi le débat actuellement... Par exemple, ce n'est pas parce qu'on va dire à une petite fille qu'elle peut jouer au foot qu'elle va devenir homosexuelle. Donc c'est vraiment l'idée qu'il y a quelque chose de l'ordre du non-contrôle.

S. Askofaré : Il n'y a que deux possibilités : ou c'est absolument déterminé, ou il y a du choix.

A. Castelbou : Dire que ce n'est pas déterminé, c'est dire qu'il y a aussi des accidents de rencontre, de la contingence. Dans ce film, avec Lisa il y a une rencontre. Qu'on la dise amoureuse ou sexuelle, il y a quelque chose qui va peser dans la balance.

Mots-clés : cinéma, choix du sexe, choix d'objet, féminité.

1. ↑ Débat retranscrit par Jérôme Vammalle.

2. ↑ Extrait d'une critique et liens :

« *Tomboy*, à sa sortie, [a été salué par la critique](#). Le film raconte avec justesse et pudeur l'histoire de Laure, qui va entrer en CM2. Avec sa famille, elle s'installe dans une nouvelle résidence où, avec ses cheveux courts, elle décide de se faire passer pour un garçon, Michaël. Elle/Il joue au foot, aux batailles d'eau, se bat, comme les autres, jusqu'à ce que sa mère le découvre... Pas de dialogue, pas de grands discours, juste un film sur l'enfance et une fille garçon manqué, un *Tomboy*, comme on dit en anglais. Déjà vu par des dizaines de milliers d'élèves, il n'avait absolument pas suscité de polémique dans les premiers mois. Et encore moins chez les enfants. "J'ai adoré le film parce qu'il se passe aujourd'hui et que Laure a notre âge, [il] parle de notre vie avec les copains, les copines, les parents, le quartier...", raconte ainsi Lilou, 10 ans, [au *Nouvel Obs*](#), après une séance. 79 % des enseignants parisiens l'ayant visionné le jugent également "très intéressant", [rapporte *Le Figaro*](#), un excellent score.

Tomboy rappelle une évidence : "On ne choisit pas son sexe à la naissance, on en hérite, tout comme son prénom", explique [le dossier pédagogique disponible sur le site du CWC](#). « À partir de là, chacun se construit son identité entre sexualité biologique et sexualité psychique, avec les variantes selon les apparences (vêtements, coupe de cheveux) et le comportement (manières, attitude), distribué selon les codes et les convenances de cette répartition. »

http://www.liberation.fr/societe/2014/02/18/tomboy-civitas-appelle-a-harceler-arte_980806

PETITES IDÉES

Anne Lopez

Op-scions sexuées ?

Lacan en est venu à remettre en cause la validité de l'Œdipe qui jusqu'alors devait assurer la « bonne » orientation de la sexualité d'un sujet vers l'autre sexe. Que ferions-nous, psychanalystes, avec la jeune homosexuelle reçue par Freud ? Quelle direction de cure aurions-nous ?

À partir de la forclusion dans l'inconscient du rapport sexuel, Lacan élabore d'autres perspectives quant à la sexuaction d'un parlêtre. « Ils ont le choix », nous dit-il. Choix inconscient qui situe chacun côté tout phallique ou côté pas-tout.

Le sujet reste-t-il déterminé par des identifications inconscientes précoces ? Que draine alors le jeu des identifications si elles n'inscrivent pas le sujet d'un côté ou de l'autre ? Peut-on dire que le choix est déjà fait quand nous rencontrons un névrosé, rarement assuré de son identité de femme ou d'homme mais qui espère une solution imaginaire de certitude ? Comment cernons-nous dans la clinique actuelle cette difficile notion de nomination réelle, existentielle, qu'est la fonction père et son efficace donnant au sujet l'assise d'un désir pas anonyme mais pas la certitude d'un couple sexuel homo ou hétérosexuel ? Il n'y a pas transmission de la sexualité.

La fonction symptôme est avec le fantasme ce qui supplée au pas de rapport sexuel. C'est avec le reste intraitable d'une jouissance symptomatique sans Autre, « fixation de jouissance », que le sujet a à inventer, peut-être, un lien sexué avec un partenaire ; choix du partenaire qui n'indique pas son mode de jouissance à lui le sujet, tout ou pas-tout.

Mots-clés : choix de jouissance, identifications, l'a-sexué du fantasme et du symptôme.

David Bernard

Une, seule ?

La castration, remarquait Lacan, « ce n'est pas particulièrement agréable à entendre, c'est ce qu'on empaquette d'habitude sous le registre du complexe de castration. Moyennant quoi, là, avec cette petite étiquette, on est calme, on peut le laisser de côté, on n'a jamais plus rien à en dire, sinon que c'est là, et on lui fait une petite révérence de temps en temps ¹ ». Et c'est pourquoi aussi, à l'opposé de cette fausse pudeur, Lacan forgea cette formule, *il n'y a pas de rapport sexuel*, attendant de cette scansion énigmatique une relance du discours analytique, pas moins. Seulement, nous savons aujourd'hui le risque de faire de nouveau de cette formule... une « petite étiquette ».

Le thème de la journée à venir, *Le choix du sexe*, pourrait être aussi l'occasion de réveiller la portée de cette thèse. Lacan ne manqua pas en effet d'articuler au non-rapport sexuel la question de l'identification sexuée. La question est explicitement posée dans le séminaire *Les non-dupes errent* : « S'il y a une identification sexuée et si, d'autre part, je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'est-ce que ça veut dire ? » Allons directement à sa réponse : « Ça veut dire qu'il n'y a d'identification sexuée que d'un côté, c'est à dire que [...] toutes ces identifications sont du même côté, ça veut dire qu'il n'y a qu'une femme capable de les faire ². » Saurions-nous dire pourquoi, et en faire la clinique ? Lacan s'y employa quelques mois plus tard dans sa préface à *L'Éveil du printemps*, marquant pour la fille qu'elle n'est qu'une mais aussi, nuance, qu'elle veut le rester.

Mots-clés : castration, rapport sexuel, identification.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 35.

2. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 juin 1974.

Annie-Claude Sortant-Delanoë

Une question...

« Lorsqu'un être parlant quelconque se range sous la bannière des femmes c'est à partir de ceci qu'il se fonde de n'être pas-tout à se placer dans la fonction phallique ¹. »

Comme il y a « des » femmes, il y a « des » psychanalystes, souvent en association, « un » psychanalyste, celui à qui on va parler, mais pas d'ensemble des analystes, pas de signifiant d'exception qui puisse le fonder. Pas d'Autre pour nommer l'analyste, rien ne peut l'identifier.

Alors, les analystes, objet *a* évidé, sans partenaire, dégagés de la jouissance phallique, dans la logique du pas-tout, se rangeraient-ils sous la bannière des femmes ? Est-ce que un par un, mais tous, les sujets faisant fonction d'analyste s'inscriraient de ce côté des formules de la sexuation, supposant la jouissance autre chez chacun ?

« Venons-en [...] au psychanalyste », dit Lacan, « [...] on ne saurait mieux le situer objectivement que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint. [...] Il n'y a que le saint qui reste sec, macache pour lui. [...] il jouit, il n'opère plus pendant ce temps-là ² ».

Donc aucune jouissance chez l'analyste ou plus d'analyste.

« Moi je cogite éperdument pour qu'il y en ait de nouveaux comme ça. C'est sans doute de ne pas moi-même y atteindre ³. »

Alors, le pas-tout de l'analyste, est-ce « du psychanalyste » avec son souffle de l'irreprésentable, que parfois on entend fugitivement dans une énonciation ? Comme la jouissance autre, au-delà des mots... éperdument ?

Peut-être, mais encore...

Mots-clés : jouissance, pas-tout, pas d'Autre, analyste, femme.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 68.

2. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 519-520.

3. ↑ *Ibid.*, p. 520.

Josée Mattei

tout/pas-tout

Le choix du sexe pour le sujet n'est pas l'état civil qui vient de l'Autre. L'homme doit faire l'épreuve de s'indexer au masculin ou au féminin, avec les ratés névrotiques que cela peut engendrer. Dire oui ou non, prendre acte. En est-il de même pour le sujet psychotique ?

Lacan, lors de l'« Ouverture de la Section clinique » en janvier 1977, répond oui, a, \$, S1, S2, sont à l'œuvre dans la psychose.

La question se pose alors de savoir comment cela s'y organise pour ce qui concerne le choix du sexe. La clinique montre souvent la constitution d'un délire de filiation lié à l'existence plutôt que de s'affirmer fille ou garçon, homme ou femme. D'autre part, le phallus n'ayant pas sa place et sa fonction symbolique, comment le sujet peut-il faire son choix côté homme ? Reste le pas-tout, la part féminine qui peut-être, seule, peut lui permettre un choix.

Ces questions seront sans doute en débat lors de nos prochaines journées.

Mots-clés : choix du sexe, pas-tout, psychose.

Nadine Cordova Naïtali

Le choix de le dire


« [...] c'est par rapport à ce das Ding originel que se fait la première orientation, le premier choix, la première assise de l'orientation subjective [...] ¹ ».

Le choix du sexe, c'est le fruit du Saint-Esprit, de « l'entrée du signifiant dans le monde ² », il porte en son sein la trace laissée par les premiers objets parlants, la couleur des premiers soins prodigués, la marque de la rencontre traumatique avec ce que la nature a donné au corps.

Ainsi, même si le langage mord sur la chair, dénature le sexe anatomique, il ne peut toutefois *pas-tout* civiliser, quelque chose demeure... Le sexe est un dire. Le choix du sexe est donc déterminé par une jouissance qui s'impose, révélant un trou et un trop dans la structure. L'analyse offre un espace possible pour ce dire qui encombre, pour un peu mieux s'en débrouiller.

Mots-clés : das Ding, sexe, signifiant, jouissance, analyse.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 68.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1998, en référence à la leçon du 5 décembre 1956.

Marie-Annick Gobert

Le trou du sexe

Pour poursuivre la question posée : quels liens y a-t-il entre le psychanalyste et le choix de l'être sexué ?

Comment peut-on saisir cette « discordance » entre la position de l'analyste, un désêtre, et celle de l'« être » sexué ? Qu'y a-t-il de commun entre l'objet *a* plus-de-jouir que représente l'analyste et le sexué qui est une position de l'être ? Ces deux positions sont-elles identiques ?

Ce qui tombe littéralement sur le sujet de l'inconscient, le désir de l'analyste, tombe-t-il aussi bien sur le choix de l'être sexué ? Comme tombe la pluie sur un sujet qui ne peut qu'être mouillé par ce réel ?

Mouillé aussi par le désir qui le pousse au psychanalyste, et mouillé par l'inconscient qui décidera s'il se range *aussi* du côté d'une jouissance inconnue, indomptable, inouïe et intolérante au phallus, inédite et incompréhensible, bref, du côté d'une Autre jouissance qui ne dit mot ?

Mais alors, si on pousse la logique, le désir de l'analyste, vidé de jouissance phallique mais quand même aux prises avec la jouissance Autre en tant qu'il y fait face (ce qu'il sait encore mieux à la fin de la cure et dans la passe), serait-il lui aussi du côté féminin ?

Et puis les « quelque autres »... Que viennent-ils faire dans cette galère du sexe ? Y aurait-il une éthique de l'analyste et une éthique du sexe qui pourraient se logifier ? Est-ce pour le sexe un choix qui échoit, qui reste ? Le choix du sexe est-il un reste ?

Et pour corser l'affaire, si le désir de l'analyste est discontinu (ce dont les psychanalystes ne sont pas tous convaincus...), le choix du sexe l'est-il aussi, discontinu ? Ce qui voudrait dire que l'être sexué ne sait pas toujours où il en est du sexe. Dans le fond, cela expliquerait bien l'existence de la névrose.

Est-ce que la logique lacanienne conduit à l'absurde (un choix du sexe qui s'absente !...) ou, au contraire, à une logique implacable (nous ne savons rien de ce que nous faisons avec le sexe) ?

Le psychanalyste ne dure pas forcément, le choix du sexe non plus, et c'est dans cette impasse que probablement les « quelques autres » doivent tenir leur place.

Mots-clés : désir de l'analyste, choix du sexe, reste, discontinuité, éthique du psychanalyste, éthique du sexe.

Nicolas Bendrihen

Hystoire impossible

« L'être sexué ne s'autorise que de lui-même », avons-nous indiqué sous le titre de nos journées sur « Le choix du sexe », en soulignant ainsi le parallèle avec « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ».

Aurions-nous pu faire le même parallèle avec d'autres formules de Lacan sur l'analyste ? Pourquoi pas celle du « réel en jeu dans la formation de l'analyste ¹ », contemporaine de « l'analyste ne s'autorise que de lui-même » ? Y a-t-il un réel en jeu dans la formation de l'être sexué ? On sait que ce n'est pas le réel de l'anatomie qui, même s'il existe évidemment, assure à l'être parlant sa certitude sur son sexe, et sur son « être » comme homme ou femme. Serait-ce alors pur effet du langage sur le corps que ce choix du sexe ? Il reste néanmoins impossible à dire par et dans la parole – réel, donc.

Quel autre choix alors que de *l'historiser*, ce réel, comme Colette Soler le rappelait dans son intervention aux journées sur les paradoxes du désir ? Soit produire une fiction, parfois causale, sur ce qui demeure un choix du sujet sans qu'il en sache rien. La littérature s'y emploie parfois, cherchant dans les plis de ce qui ne peut s'écrire une vérité sur le sexe du côté de l'être, souvent rabattu sur le choix d'objet. Tout récemment, Arthur Dreyfus fit paraître *Histoire de ma sexualité*, où il a « voulu tout dire, pour qu'il ne reste que les secrets ² ». On mesure l'impossible de la tâche, à la fois de tout dire et de toucher à ce secret du sexe, qui n'est pas un non-dit, mais plutôt un impossible à dire.

Mots-clés : hystoire, réel, impossible.

1. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 244.

2. ↑ A. Dreyfus, *Histoire de ma sexualité*, Paris, Gallimard, 2014.

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel* numérique, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 30 € à l'ordre de :
Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Les membres de l'EPFCL recevront automatiquement le *Mensuel*.
Les inscrits aux CCP le recevront *via* leur CCP respectif.

Vente des *Mensuels* papier jusqu'au numéro 83 de décembre 2013 inclus : 7 €

- excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :
EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net